

# le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE  
Rédaction - Administration :  
12, rue des Colonies, 12  
BRUXELLES  
Tél. 12.44.14

hebdomadaire  
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL  
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN :  
Belgique . . . . . 45 frs.  
Congo . . . . . 60 frs.  
Etranger . . . . . 60 ou 75 frs.  
C. Ch. Post. 2883-74

A DADA ! A DADA !

## M. Devèze fait de l'équitation



Monsieur Devèze dit De Veeze (en marollien : le drôle), apprenti dictateur et ministre du roi, libéral liberticide, franc-maçon sans franchise, frère trois points-faux frère, maçon qu'au pied du mur on laissera longtemps, M. De-Veeze-le-drôle n'a pas fini de justifier son nom.

Ministre de la guerre, il justifie également sa fonction. Las de courir les casernes et d'inspecter les forts, de passer des revues et de saluer le drapeau, d'haranguer les troupes et de s'attabler aux mess, M. Devèze a trouvé du nouveau.

M. Devèze, depuis quinze jours, fait de l'équitation.

Equitation ne vient pas d'équité. Equitation vient de equus : cheval.

M. Devèze fait du cheval et, même, c'est un bon cavalier. Par bon cavalier, il faut entendre quelqu'un qui, aisément, se cavale.

M. Devèze pendant la guerre était un cavalier émérite, s'il faut en croire certains de ses frères d'armes. Nul donc ne s'étonnera qu'ayant résolu d'assister aux dernières grandes manœuvres, M. Devèze ait choisi le cheval pour se locomoter. Si rapides que soient les jambes de M. Devèze, celles du cheval le sont plus encore. Et quand on joue à la « petite guerre », on ne sait pas ce qui peut arriver. Que des soldats fassent mine de vous tirer dessus, qu'un avion dégringole, il faut pouvoir aller vite.

M. Devèze a donc raison de faire du cheval.

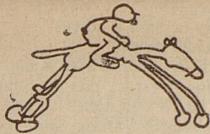
Ainsi quand la guerre éclatera, celle qu'il prépare si bien et à laquelle si bien il dispose nos armées, quand la guerre sera là et que la grève générale paralysera les trains, M. Devèze pourra au grand galop galoper jusqu'au Havre, le bien nommé. De là, tout aussi efficacement, il pourra lancer ses proclamations à l'armée héroïque, exalter son moral, et glorifier ses morts.

Qu'en attendant il se perfectionne encore, qu'il prenne des leçons auprès de M. Mussolini, autre cavalier émérite, qu'il ne s'en remette surtout ni au prince de Galles ni à M. Termonia, qu'il troque son petit chapeau melon contre une casquette de chauffeur (modèle Poincaré), qu'il apprenne dès aujourd'hui à rire dans les cimetières, et surtout à ne pas rire en parlant de guerre juste. Ainsi tout ira bien.

Et quand il sera mort — dans son lit comme de juste et le plus tard possible — on votera une motion : « M. Devèze a bien mérité de la patrie ».

La patrie de Jef Casteleyn et de Luppe Kassual, celle où le ridicule ne tue pas.

Pierre FONTAINE.



— A quoi tu penses ?  
— Au prix Franqui.  
(Dessin de P. Bar)

De mieux en mieux

## Les policiers et les bourgmestres

Les policiers de Bruxelles sont en train de perdre tout à fait la tête. On croyait que c'était fait, que le fond de la bêtise était atteint ? Pas du tout. Ils en mettent encore. Ils veulent faire davantage. Et pour battre leurs propres records, voici qu'ils se battent eux-mêmes.

On avait déjà vu beaucoup de choses : les soldats d'une armée tuant ceux de l'autre ; des gendarmes frappant leurs frères dans les émeutes ; Herriot s'applaudissant lui-même ; M. Neuray être plus bête que M. Neuray... On avait vu beaucoup de choses ; on n'avait pas tout vu.

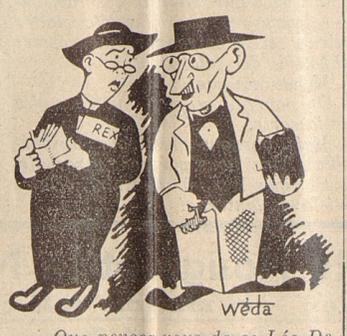
Les policiers de Bruxelles ont trouvé du nouveau. L'autre semaine, l'un d'eux, affolé, déchargeait son revolver dans la poitrine d'un de ses collègues. Peu de jours après, ils levaient leurs matraques consciencieusement sur trois cents bourgmestres du pays, lesquels bourgmestres, ne l'oublions pas, sont eux-mêmes chefs de la police dans leurs communes respectives.

Ces bons mayeurs, tout socialistes qu'ils fussent, n'étaient point venus à Bruxelles pour faire la révolution, mais simplement pour discuter avec le gouvernement auprès duquel ils se rendaient en cortège.

Or, voilà : les cortèges sont interdits (sauf, bien entendu, les défilés militaires ou les processions religieuses) et les policiers, respectueux de la consigne, dispersent celui-ci avec leur délicatesse coutumière.

Et, pour une fois, c'est le public qui a rigolé. Parce qu'enfin parmi les bourgmestres malmenés, il y en avait quelques-uns qui, à l'occasion, avaient eux aussi donné l'ordre d'interdire des défilés ou des meetings. Et chacun s'est dit qu'il n'était que juste qu'ils sentissent également le joug qu'ils font peser parfois sur leurs administrés.

Le malheur, c'est qu'après on leur fit des excuses et que partout l'on proclama qu'il y avait eu erreur. On s'en doutait bien ! Mais la police eût été mieux avisée de ne pas le dire. Parce qu'ainsi elle a enlevé une illusion aux naïfs du royaume qui sur la foi de cet incident avaient pu croire, un moment, que la justice était la même pour tous...



— Que pensez-vous de ce Léo Degrelle ?  
— IrREXpirable et irREXpensible...  
(Dessin de Wéda)

TRIBUNE LIBRE

## Les occasions perdues

ou

### Pour une ligne de défense de l'esprit

Socialisme ? Communisme ? Le dilemme se pose à beaucoup.

Voici que notre ami Charles Plisnier prend position dans un article qui paraît, ce jour même, dans Esprit du Temps, et que nous sommes heureux de pouvoir publier ici.

C'est un sujet controversé. Aussi le plaçons-nous sous le pavillon Tribune libre. Le débat est ouvert.

Fusils, nous jetait dans des transports d'espérance.

Cette position, il fallut la tenir et la défendre. Rentrés chacun dans notre pays, nous fûmes de ceux qui firent les Partis communistes. Cette Internationale Ouvrière qui s'était, en 1914, mise au service des mythes les plus ambigus de la bourgeoisie — le Droit, la Justice — qui, voulant sauver des libertés, avait en fait aidé le capitalisme à gagner la guerre contre les hommes, qui, chaque jour, — ne le voyions-nous pas ? — retenait le déferlement des vagues révolutionnaires, alors que l'ennemi refaisait ses positions, il la fallait quitter, il la fallait combattre.

Nous fûmes parfois mal reçus, quand nous allions dans les centres industriels, attaquer, devant les ouvriers, les vieux chefs qu'ils aimaient le mieux et, je le confesse, non sans amertume, il arriva qu'à nos paroles d'appel et de résurrection, les ouvriers nous répondissent : « Tais-toi, bourgeois ! »

Et pourtant, nous avions raison. La bourgeoisie était à la fois gorgée de richesses et ruinée, bardée d'acier et désorganisée : en somme, elle doutait d'elle-même et c'est alors qu'il la fallait frapper. Les ouvriers, voyant cette paix, pensaient avec dégoût : « Non, ce n'est pas cela que nous rêvions ! » Et, désespérés, pleins de confiance, ils étaient prêts au combat. Je le dis aujourd'hui à ceux des vieux chefs, pour qui, malgré tout, j'ai gardé une admiration étrange : « Ah ! il suffisait qu'ils marchent devant ! Ils ont laissé passer l'heure. »

Ce n'est pas le lieu d'analyser ici les raisons de cette carence. Elles sont complexes et d'ordres divers. Erreurs de diagnostic ? Oui. Panique, devant l'image des hécatombes nouvelles ? Oui. Peur du désordre et de ces forces qu'on déchaîne mais qu'on n'est pas sûr de dominer ? Oui. Oui. Lassitude. Manque de foi dans les capacités créatrices du prolétariat, dans la vertu d'une révolution ? Ou le vieil humanisme bourgeois ? Ou la fidélité aux principes de la jeunesse, alors qu'ils étaient là, détruits, réduits en poudre ? « Ah ! Nous n'étions pas prêts ! » répétaient-ils. Le peuvions-ils encore devant l'U. R. S. S., qui retardait sur eux de deux siècles ?

(Suite en page 6.)

Charles PLISNIER.

Dialogues de minuit

## La plus noble conquête du cheval

— Excellence !  
— Niquedouille ?  
— Quelle est la plus noble conquête de l'homme, Excellence ?  
— Le cheval, Niquedouille. Buffon nous l'a déjà dit.  
— Très bien, Excellence. Et quelle est la plus noble conquête du cheval ?  
— Du cheval ? Ma foi ; Buf...  
— Buffon n'en savait rien, Excellence. Car sa plus noble conquête, c'est en Belgique que le cheval l'a faite — naturellement.  
— Pourquoi : « en Belgique, naturellement », Niquedouille ?  
— Parce que j'aime mon pays, Excellence. Parce que, par conséquent, je veux pour lui tous les superlatifs.  
— Bravo, Niquedouille ! César disait déjà la même chose il y a 2000 ans. Donc, la plus noble conquête du cheval, c'est...  
— Vous l'avez deviné, Excellence.  
— Mais non, Niquedouille.  
— Si, Excellence, vous avez deviné que c'est votre éminentissime collègue, M. Albert Devèze...  
— Pourquoi, Niquedouille, M. Albert Devèze est-il la plus noble conquête du cheval ?  
— A cause de la boule d'abord...

— De la boule ?...  
— Je veux dire du boule, du chapeau boule en forme demi-boule. Les philologistes compliquent toujours les choses. En réalité, Excellence, un chapeau boule, c'est un chapeau qui ne se porte plus, c'est un chapeau démodé et ridicule.  
— Je ne vois pas, Niquedouille...  
— Eh ! bien, supposez qu'un homme à cheval, un seul dans un pays, un petit homme qui a l'air pédestrement d'un sac de nouilles sur deux bonbonnes d'oxygène, se le mette en plein occiput, que faut-il penser de cet homme ?  
— Dites-le vous-même, Niquedouille.  
— Qu'il a trouvé pour ce couvre-chef le seul chef qui convienne, que la plus noble conquête du cheval a le sens de l'esthétique et de l'opportunité ! Et d'un !  
— Et de deux, Niquedouille ?  
— Le cheval porte fièrement l'espoir de la patrie.  
— L'espoir de la patrie, Niquedouille ! Mon collègue...  
— Pas de jalousie, Excellence ! Supposez qu'il claque ?  
— Alors ?  
— Alors, nous serions foutus, Excellence. Plus de grand ministre de la défense nationale, partant plus de défense nationale...  
— Voire !  
— C'est tout vu, Excellence, c'est même tout m'as-tu vu, bien que je n'aime point les jeux de mots. S'il claque, nous claquons tous. Et Hitler claquerait aussi.  
— Hitler ?  
— De rire. Vous voyez d'ici la catastrophe !  
— Au contraire, Niquedouille. Hitler claquant, quelle délivrance, quel soulagement ! Pensez donc !

(Suite en page 2.)

JANOTUS.

## La presse d'aujourd'hui

A notre dernier débat, consacré à la Presse, nous avons invité divers journalistes et, parmi eux, M. Herman Dons, président de la Fédération Internationale des Journalistes et président de l'Institut pour Journalistes.

M. Herman Dons, empêché d'assister au débat, partant le même jour pour Budapest où l'appelait une réunion professionnelle, nous a exprimé par écrit son sentiment sur cette question.

Je pense que ce sujet : « La Presse d'aujourd'hui » n'intéresse guère le grand public. Cela ne veut pas dire — au contraire — qu'il manque d'intérêt, mais plutôt que le grand public, pour lequel les gazettes sont faites dans tous les pays, n'est pas à la page pour apprécier ni pour juger. Il est amplement satisfait du moment que les journaux le renseignent sur les grands faits de l'actualité, publient des feuilletons rapidement assimilables, fournissent une abondante matière sportive et le tiennent au courant, par le menu, de la vie et des succès des grandes vedettes du cinéma.

Mais le « grand » public n'est pas

« tout » le public. Une partie essentielle de celui-ci est mal servie par la Presse d'aujourd'hui. Ce sont les « élites » qui existent, plus ou moins compactes, dans tous les pays. Les élites réclament autre chose que ce qui est livré, plus ou moins bien, aux besoins médiocres et restreints de la grande foule. Les « élites » ne sont pas l'exclusivité « d'une élite ». Elles sont diverses et variées. Il en est dans toutes les classes de la société. Il en est dans tous les mondes, mais un lien les unit, c'est le souci immo-déré de s'élever par une lecture qui soit à la hauteur de leurs aspirations, de leurs goûts, de leurs préférences.

Dans les grands pays, il y a sans doute des journaux destinés aux ententes. Dans quelques petits pays aussi, mais ailleurs la carence est notoire et dommageable, car elle révèle une source qui manque au salubre échange des idées.

Précisément, la presse d'aujourd'hui, esclave de l'information, — souvent à retardement en raison des pauvres petits moyens dont souvent elle dispose pour remplir un rôle formidable de complexité — semble

avoir exclu de ses préoccupations le débat des doctrines dont peuvent se détacher des lumières suffisantes pour éclairer les esprits et les consciences. Et c'est pourquoi la cause des élites est lésée par la tenue inférieure de la presse d'aujourd'hui, — dans sa généralité.

Je ne veux faire le procès d'aucun journal. Je ne vise personne. Je me place au-dessus des nationalités et des personnalités pour déplorer l'insuffisance de la presse actuelle à remplir son véritable rôle qui est de documenter, de guider, de diriger l'opinion. C'est pour que ce rôle soit rempli avec une indéfectible loyauté, avec clairvoyance, avec érudition, avec la claire notion des intérêts réels de la collectivité, que les juristes ont inventé la liberté de la presse. Si celle-ci fléchit un peu partout, si son prestige diminue, même dans l'esprit de ceux qui l'ont toujours défendue avec courage, ne convient-il pas de rechercher l'une des causes de ce phénomène dans l'inconscience de la presse elle-même à préparer sa propre déchéance?

J'éprouve pour la profession qui est la mienne depuis plus de quarante années un véritable culte, mais celui-ci ne m'empêche pas de regarder en face les réalités.

Je constate le divorce certain qui existe entre la grande presse et les élites de l'opinion. J'en veux pour preuve le large succès de la diffusion constante de certains hebdomadaires à grand tirage dont les matières abondantes et variées comblent, dans une certaine mesure, l'insuffisance de la presse d'aujourd'hui.

Si celle-ci veut continuer à vivre, elle devra adopter les progrès techniques qui sont en gestation et qui commanderont sous peu une métamorphose colossale à laquelle d'aucuns ne s'attendent pas et qui seule nous donnera une presse d'information digne de ce nom. Ou bien elle devra opérer un redressement catégorique et en revenir — avec l'application de méthodes nouvelles — au journalisme de doctrine remuant des idées et créant des courants moraux et intellectuels.

Ceci est possible. Quant à moi, ce redressement, je le souhaite ardemment.

Pour finir, je tiens à dire que les journalistes, considérés dans leur ensemble, ne sont en rien responsables de la situation qui est celle du temps présent. Celle-ci est la conséquence d'une foule de circonstances difficiles à rechercher et d'un lot copieux d'influences, ingrates à définir, mais qui n'ont rien à voir avec le journalisme.

L'un des malheurs de ce temps consiste dans le fait que de plus en plus la direction des journaux échappe aux journalistes et passe aux mains des gens d'affaires.

C'est un grand danger que comprennent les élites. Elles savent ce qu'il comporte de menaces pour les plus nobles traditions de l'esprit et pour la somme de liberté dont a besoin, pour naître, grandir et fleurir, l'éternel effort de la pensée.

Herman DONS  
Président de la Fédération  
Internationale des Journalistes

## Notre souscription

L'abondance des matières nous contraint à remettre à la semaine prochaine la publication de notre cinquième liste de souscription. Disons cependant que les souscriptions recueillies cette semaine se montent à plus de mille francs. Ce chiffre suffit à montrer que nos lecteurs continuent à répondre nombreux à notre appel.

Pouvons-nous espérer que tous les lecteurs feront un effort pour aider ce journal à vivre et à prospérer? Nous ne demandons point tant des souscriptions massives que des souscriptions nombreuses. Il faut que tous les lecteurs s'efforcent de soutenir ce journal et de l'aider au moment critique qu'il traverse présentement.

Le Rouge et le Noir n'est pas une affaire. Il vit uniquement du produit de sa vente, de ses abonnements et de la publicité apparente qui figure dans ses colonnes. C'est pourquoi il faut l'aider. Beaucoup de lecteurs l'ont compris déjà et nous les en remercions. Quant aux autres nous ne doutons pas qu'ils se manifestent à leur tour.

Soit en s'abonnant : 25 francs jusqu'à fin 1933.  
Soit en versant leur souscription au C. C. P. 2883.74.

AUX

SOUSCRIPTEURS MENSUELS

Aux souscripteurs qui nous ont promis un versement mensuel, nous nous permettons de demander — à la faveur de cette fin de mois — qu'ils vivent à notre C. C. P. 2883.74 le versement mensuel qu'ils veulent bien nous destiner. Merci à tous!

# Rencontre avec Robert Vivier

## qui a raté le prix populiste

Un jury parisien vient de décerner le Prix populiste à M. Henri Pollès pour son roman : *Sophie de Trégnier*, par sept voix contre six à notre compatriote Robert Vivier auteur de *Folle qui s'ennuie*. Rencontrant M. Robert Vivier, nous l'avons questionné à ce sujet.

— Que pensez-vous, cher ami, du prix populiste?

— Comme tous les grands prix littéraires décernés à Paris, il serait particulièrement utile à un écrivain belge, à qui il procurerait l'audience du public français, et, par contre-coup, du public belge.

— Qu'avez-vous éprouvé en apprenant que ce prix vous échappait faute d'une voix?

— J'ai déjà assez marché dans la vie pour éprouver une sorte d'amer sentiment de camaraderie à l'égard de ma malchance. Chacun de nous a une malchance particulière, dont il apprend à connaître le visage. L'aventure du prix populiste m'a fait avancer dans cette connaissance.

— Que pensez-vous de ce télégramme contenant un vote pour vous et parvenu trop tard?

— Ce télégramme est le signe même de ma malchance. Mais j'y vois en même temps le signe d'une sympathie qui m'est précieuse : celle d'un grand romancier, dont le suffrage m'apparaît d'autant plus digne de ma gratitude que je n'avais jamais rencontré ce romancier.

— Connaissez-vous le lauréat Henri Pollès?

— Je n'avais jamais entendu parler de lui. Aussi n'ai-je aucune opinion à formuler sur l'homme non plus que sur l'œuvre.

— Mais au fond, qu'est-ce donc que le populisme?

— Je le résumerais volontiers en ces deux formules : réalisme vrai, réalisme des moyennes humaines.

Réalisme vrai, par opposition à ce réalisme romantique qu'a été trop souvent le naturalisme.

Contre le manque de mesure, le grossissement, la technique du « coup de pouce », le populisme renoue, par dessus Zola avec Maupassant, avec le Flaubert de « Madame Bovary » et à « Un Cœur simple », avec le Balzac des meilleures pages d'observation.

Réalisme des moyennes. La vérité du réalisme est avant tout vraisemblance. Il s'accorde mieux d'une chose inventée mais conforme à l'ordre habituel de la réalité que d'une chose absolument authentique mais singulière.

Aussi la vérité de l'art réaliste est-elle la vérité des moyennes. Mais le point de vue du populisme a ceci de particulier que, tout en rejetant l'exception, il reste fixé dans l'individu. N'est-ce pas là le point de vue humain par



Robert VIVIER

excellence? L'homme naît et meurt seul.

La solution populiste a le mérite de satisfaire à la fois l'exigence rationnelle qui nous pousse à la recherche d'une large valabilité, et le besoin de présence concrète auquel seul l'individu peut répondre. Sans exclure la légitimité du roman qui continuerait à nous présenter des cas isolés, curieux ou particulièrement riches, ou bien des études psychologiques (basés ou non sur l'autobiographie) où, dans la profondeur de l'individu même exceptionnel, deviennent visibles certains secrets valables au moins virtuellement pour beaucoup d'hommes, on admettra qu'il était intéressant et utile, si l'on voulait avancer dans la voie ouverte par le réalisme, de mettre au point un genre de récit où le choix des personnages fût orienté vers les catégories les plus humaines. De là le nom de populisme ; de là cette prédilection pour les petites gens, les individus de fortune médiocre, de mentalité peu excentrique et d'état social moyen. Si l'on voulait donner une vue assez objective de l'humanité, c'était surtout de ces gens-là, les plus nombreux, qu'il fallait parler : la vérité statistique l'exigeait.

— Quelle différence voyez-vous entre la littérature populiste et la littérature prolétarienne?

— Bien que le populisme soit amené par son propos à prendre la plupart de ses héros tout près du peuple ou dans le peuple, il ne doit pourtant pas être confondu avec la littérature prolétarienne, si l'on attribue à celle-ci un caractère de combat.

Le populisme n'est pas autre chose qu'une étape de la grande entreprise assumée par le réalisme : le portrait des hommes et de leur vie. Pour autant que la littérature prolétarienne consti-

tue une collaboration fraîche et sincère à ce portrait, elle fait partie de la littérature populiste.

— En quoi *Folle qui s'ennuie* se rattache-t-il au populisme?

— A la vérité, lorsque j'ai conçu mon livre, je ne songeais pas à la catégorie dans laquelle on le ferait entrer.

J'ai écrit *Folle qui s'ennuie* parce qu'une femme m'est apparue, une femme dans une maison. Je l'ai vue. Antonia : elle avait pour moi cette réalité qui ne trompe pas, cette authenticité irréfutable.

Autour de cette femme et de cette maison, tout s'est assemblé. Les êtres, les faits, les choses, tout a pris la couleur de la vie de cette femme qui m'était apparue. Chaque être spontané et vrai a autour de lui son monde, sa vie. *Folle qui s'ennuie*, c'est la vie et le monde d'Antonia : j'y ai habité comme dans ma propre maison de chair.

Où est-elle, Antonia? En elle ou en moi-même? Elle m'a initié à bien des choses. J'ai suivi tous ses gestes, je me suis mêlé à ses pensées et à ses humbles travaux. Mais est-ce bien toujours elles que j'ai prises en moi, et n'ai-je pas moi aussi fait vivre en elle certains de mes problèmes? Quand elle cherchait si ardemment et si simplement le chemin de sa vie, n'était-elle pas un peu une face de mes pensées, et ne marchait-elle pas devant moi comme une incarnation de mon inquiétude, comme une solution peut-être à la plus vieille de mes questions, à la seule question : comment vivre?

Antonia m'a donné confiance dans l'humain, elle m'a montré un chemin de salut entre l'égoïsme et le désespoir. C'est une leçon bien simple qu'elle nous donne, une leçon de petites gens. Sans doute les petites gens sont-ils seuls, aujourd'hui, à demeurer assez près de la vérité de la vie pour nous chuchoter des leçons si simples et si complètes.

C'est ainsi que j'ai été amené à faire du populisme sans le savoir... Voilà ma recette : je l'offre à qui voudra être le prochain lauréat manqué du prix populiste.

— Quels sont, parmi les écrivains populistes, ceux que vous préférez?

— Anna, d'André Thérive, est parmi les récents romans populistes un des plus réussis. J'aime aussi beaucoup *La femme sans péché*, de Léon Lemonnier. Je pourrais citer encore *Chambre à louer* de Mme Coulet-Tessier et la partie parisienne du *Voyage au bout de la nuit*, et, bien d'autres...

— Et chez nous?

— Un livre comme *Mes Amis*, d'Hubert Krains, n'est-ce pas du populisme avant la lettre? Et ces scènes, dans l'œuvre d'André Baillon, sont d'un esprit populiste très prononcé.

— Que préparez-vous?

— Des choses...

## Ne pas parler de corde dans la maison d'un pendu! M. Angerhausen

commissaire en chef  
au nom prédestiné

chèque postal des porte-paroles de la

Sainte-Eglise?

Mendiants gras!

Merci vraiment de nous y avoir fait penser, mais ne sont-ce point précisément ces messieurs du Culte qui, non contents d'absorber chaque année un milliard du budget national, organisent les quêtes qui déshonorent les maisons de Dieu?

Mendiants gras!

Ne sont-ce point ces petits curés larmoyants qui surgissent de chaque paroisse et de chaque village et réclament aux incroyants tout comme aux autres, par le truchement d'imprimés à 100,000 exemplaires, une obole pour le Christ-Roi en échange d'une prière à l'intention des donateurs?

Mendiants gras!

Ne sont-ce point les ministres du Culte qui calculent la longueur des absoutes au prix qu'on a payé?

Mendiants gras!

Ne sont-ce point les charlatans qui organisent les apparitions de la Très-Sainte-Vierge à Beauraing et à Banneux et où on vaudra, pourvu que ça fasse tomber des sous? Ne sont-ce point ceux qui publient des racoleuses brochures aux fins d'exploiter mieux et d'entretenir pieusement l'hystérie des zéloteurs?

Mendiants gras!

On pourrait aligner cent exemples de la sorte.

Mais bornons-nous pour aujourd'hui. Ainsi nous pourrions y revenir.

Et que Rex, à l'avenir, éclaire mieux sa lanterne!

Avez-vous déjà remarqué la consonance singulièrement germanique du nom de M. Angerhausen, l'homme au service d'ordre discret et efficace, celui que nos journaux appellent l'affable, le distingué, l'attentif chef de la police bruxelloise? Car, il n'y a pas à dire, M. Angerhausen porte un nom germanique. On pourrait à bon droit s'étonner qu'avec un nom pareil — à l'heure où la main de l'Allemagne est partout — on lui ait confié la haute mission de diriger la police de la capitale. Et il est surprenant que la *Gazette* n'ait point encore tempêté à ce sujet.

Mais le nom de M. Angerhausen n'est pas seulement germanique, il est aussi prédestiné. Effectivement Anger veut dire pâturage et hausen demeure. M. Angerhausen, c'est donc, autrement dit : le-Monsieur-qui-demeure-dans-le-pâturage.

Quand on sait à quoi sont destinés les pâturages et quelles fonctions sont celles de M. Angerhausen, l'étude étymologique du nom de M. Angerhausen est des plus savoureuses.

Bien sûr, ça ne veut rien dire. Il y a des hommes qui s'appellent Cocu et dont les épouses sont des modèles de vertu. Ainsi que M. Angerhausen s'appelle Angerhausen, nonobstant sa fonction, ne veut point dire qu'il soit une vache.

Mais enfin...

## Pour que le Rouge et le Noir vive !

Versez votre contribution — si minime soit-elle — au C.C.P. 2883.74 du Rouge et Noir

Toutes les sommes qui nous parviendront seront mentionnées dans la liste de souscription qui sera publiée dans nos colonnes, avec le nom, les initiales ou la devise du souscripteur.

LA SOUSCRIPTION EST OUVERTE

## La plus noble conquête du cheval

(Suite de la première page.)

— Illusion, Excellence. Manque de profondeur inhérent aux fonctions ministérielles, mon expérience en témoigne. Vous raisonnez comme l'ami de la plus noble conquête du cheval, M. Hymans. Si Hitler claque, qui claque?

— Décidément, Niquedouille...

— C'est simple pourtant! Si Hitler claque, Devèze claque.

— Mais il serait déjà claqué, Niquedouille, vous l'avez dit.

— Quand on est, Excellence, un ministre équestre de la Défense Nationale, on a le devoir de claquer au moins deux fois. Or, M. Devèze connaît son devoir.

— Pourquoi, Niquedouille, si Hitler claquait, M. Devèze claquerait-il aussi?

— Vous ne comprenez rien à rien, Excellence. Hitler et Devèze, ça fait comme Niquedouille devant la glace : un Niquedouille devant, un Niquedouille dedans. Supprimez le Niquedouille de devant, que devient le Niquedouille de dedans. Il claque, il disparaît. Voyez-vous, Excellence, Devèze a besoin de Hitler pour subsister. Devant Hitler, son chapeau boule et son sac de nouilles et ses deux bonbonnes et toute son artillerie démontée, prennent, aux yeux des badauds, une allure martiale, une allure de nécessité, de garantie, de protection. Notez que si Hitler soufflait sur le boule de M. Devèze, ça claquerait de nouveau, comme, en 1914, les forts d'Anvers sous le souffle de la grosse Bertha. Tout le monde le sait, mais devant le boule de M. Devèze, tout le monde perd la boule, bien que je n'aime pas les jeux de mots, Excellence. Et le cheval qui, seul, ne le perd pas, le boule, lequel adhère à lui par l'effet suffisant de M. Devèze, caracole à nos frontières, avec, sur lui, tout le souvenir supra-comique de notre garde-civique d'avant-guerre, pour arrêter éventuellement le cheval d'Atilla.

Excellence, c'est à se taper le postérieur contre terre, bien que je n'aime pas les euphémismes.

— Savez-vous ce qui serait bien, Excellence?

— Ecoutez, Niquedouille. Le temps...

— Je vois, je vois, Excellence. Vous allez de nouveau commencer un rapport sur l'utilisation possible, mais improbable des pleins pouvoirs. Je me retire, Excellence. Ce qui serait bien, ce serait de mettre une « Micheline », au lieu d'un cheval, à la disposition de M. Devèze.

— Et pourquoi une « Micheline », Niquedouille?

— 250 kilomètres à l'heure! En trois quarts d'heure, M. Devèze aurait franchi la frontière. Adieu, espoir de la patrie! Quelques heures plus tard, il serait à Berlin pour enseigner à Hitler le moyen de monter à cheval sans ridicule et d'utiliser les sous du contribuable quand le pays est en danger. Hélas! M. Devèze ne voudra pas.

— Vous croyez vraiment, Niquedouille, qu'il ne voudrait pas?

— Non. Une Micheline, ça passe trop vite. Or, à M. Devèze, il faut du bruit, Excellence : du bruit et du vent, à défaut de souffle. A demain, Excellence.

— A demain, Niquedouille.

JANOTUS.

## TOURISME

MIDDELKERKE

L'Estran

Confort moderne, Pension réputée. PRIX TRES MODERES

COQ-SUR-MER

La plage fleurie  
Ses bains — Ses jeux — Ses sports

Belle-Vue

Son excellente pension  
Ses prix raisonnables

OSTENDE

Grand Hotel

A côté du Kursaal, Digue, 54  
Pension à partir de 65 francs  
Chambres depuis 30 francs  
GARAGE HOTEL

## WESTENDE

La plage de l'élite et du sport

Trois moniteurs de gymnastique et de natation

20 tennis, golf 18 trous, tom-golf.  
Plaine de jeux gardée pour enfants

WESTEND HOTEL

TEL. OSTENDE 964

Le plus confortable et le plus luxueux  
250 chambres toutes avec cabinet de toilette.

Pension : juin, à partir de 75 francs  
Pension en saison à partir de 25 fr.

Box garage, 10 francs.

# PAGE D'ART

Paraissant mensuellement sous la direction de Jean MILO.

## Le Hitlérisme et l'art

La situation est atroce en Allemagne pour les artistes d'avant-garde. Notre ami Edgard Léonard, qui revient d'Allemagne, nous donne ici des précisions que nous ignorions.

« Elle veut tout donner, si vous l'adorez, la nouvelle idole : ainsi elle s'achète l'éclat de votre vertu et le fier regard de vos yeux. »

Friedrich Nietzsche  
De la nouvelle idole.

De tout temps, l'élite de la pensée et du sentiment fut en butte aux vexations des clercs inféodés à la politique. Il va de soi que cette gent envisage d'un mauvais œil les livres spéculatifs qu'ils taxent de « nocives et destructives ».

C'est à ces hommes aux antennes multiples, réceptrices d'échos échappant à la masse — qui viennent s'ajouter aux reminiscences profondes et aux secrètes aspirations — d'où jaillira la prophétie de ce monde nouveau que l'artiste fut seul à pénétrer mentalement — c'est à ces hommes que le hitlérisme prétend imposer sa loi. Après que l'obscurantisme des hobereaux féroces ait asservi la masse à la schlague, le pédantisme des esprits rond-de-cui s'en prend à l'élite !

Nous comprenons aisément pourquoi !

Cette politique — vraie politique d'auto-destruction — se sert des moyens que tout homme digne de ce nom réprouverait.

L'astuce et la perfidie ont rang de vertus nationales ! Expulsions, reclusions, révolutions, pillages, incendies, tel est le bilan des débuts d'assainissement culturel de l'hitlérisme annoncé à grand fracas.

La fameuse brochure de Schültze-Mainburg fait office de critère pour l'épuration de l'art allemand.

Les mesures proposées par l'auteur relèvent du fichier du plus primaire des contempteurs de l'esprit et de la liberté !

En voici quelques-unes :

1<sup>o</sup> Classification en art « national » et anti-national — le premier non encore bien défini sera probablement celui de « l'ère wilhelmienne ».

Dans le second rentrent tous les artistes juifs, et ceux qui auront subi quelques influences étrangères (cubistes, expressionnistes, surréalistes).

2<sup>o</sup> Fermeture des musées... pour les réorganiser complètement.

3<sup>o</sup> Organisation d'expositions « d'essais » où chaque artiste en principe est libre d'exposer ce qu'il veut mais est pratiquement forcé d'exposer une toile à « sujet allemand ».

4<sup>o</sup> Interdiction d'exposer des peintures abstraites.

Le ministre de la propagande Goebbels esquissa à deux reprises — le 25 mars dans le somptueux palais du Poste Radio-Berlin et le 28 mars à l'Hôtel Kaiserhof en présence d'un grand nombre de régisseurs et de producteurs de films — d'un débit mâchicatoire, les directives auxquelles les philosophes, littérateurs et artistes auraient à se conformer à l'avenir.

Oyez le clerc du parti répondant à la phrase de Fuertwangler « qu'il ne reconnaissait qu'une seule ligne de démarcation : celle qui sépare la pacotille de l'art » — « Ce n'est pas seulement la tâche de l'art et de l'artiste d'unir. Bien au-dessus de cela, leur tâche est de former, de donner une forme, d'écarter le maléfique. C'est pourquoi en ma qualité d'homme politique allemand je ne puis reconnaître uniquement cette ligne de démarcation entre la pacotille et l'art. Seul un art qui prend racine dans le peuple peut en fin de compte être bon et avoir une signification pour le peuple pour qui il a été créé ».

M. Goebbels a garde de nous renseigner en quoi consiste ce « Volkstum ». Gageons que c'est la restauration des idées petites-bourgeoises sur l'art qu'il envisage et que l'art patriotisé — didactique — emportera ses faveurs !

D'ailleurs, il précisa sa pensée lors de la réunion à l'Hôtel Kaiserhof en présence des régisseurs et des producteurs de films : « Assurément je veux d'un côté utiliser pleinement le film comme moyen de propagande, mais de telle façon que tout spectateur sache bien : aujourd'hui je vais voir un film politique ».

La liberté de l'art, il y veillera comme à la prunelle de ses yeux. Il l'affirme « ex cathedra » : « Die Kunst ist frei und soll frei bleiben » mais « naturellement il doit se conformer à des règles précises ». Lesquelles ? Harcelé par les questions répétées que lui posèrent différents artistes il y alla d'une réplique dilatoire qu'affectionnèrent particulièrement les démagogues : « En tout cas, je suis d'avis que l'on doit laisser à tout vrai artiste le champ li-

bre à une production sans contrainte dans notre pays, mais ce doit être un artiste constructif et créateur et il ne doit pas se tenir aux côtés de ceux qui sont déracinés et à la production de décomposition et de destruction ».

De quoi vous ravis, hein ! Mais quelle échappatoire !

Il est évident que les tendances « régénératrices et constructives » ont noms : racique, anti-sémitique, réaction, déification de l'Etat, asservissement de l'esprit, bref, un répertoire de « sujets allemands » cent pour cent ! Ces idées-mères accoucheront de jolies choses — qui plairont au public car, dit Goebbels en parlant du public face au film : « le public a toujours meilleur goût que ces régisseurs ». Ce bon public d'une plasticité à toute épreuve, Goebbels lui réserve un vestiaire de formes culturelles les plus grotesques !

Prétendre qu'une révolution politique affecte à la fois la structure économique d'un pays et sa conscience culturelle — dans un sens favorable — équivaut à la pire des aberrations et éclaire à plus d'un point la confusion de certains esprits.

Comme si l'art était tributaire de la politique et comme si l'esprit s'accommodait de pareil traitement.

Et puis ce programme au titre pompeux « Restauration des valeurs nationales ».

Si valeurs il y a, elles sont avant tout humaines et universelles.

Et qu'alors on s'inspire de Goethe, ce citoyen du monde dégagé des contingences de temps et de lieu, de Nietzsche et qu'on apprenne de lui le respect de l'esprit et l'avertissement de l'esprit de lourdeur !

Gardons-nous de prévisions optimistes.

Les faits dès à présent déjà les démentent.

Qu'on s'en réfère au discours prononcé par le Prof. Kutschmann, au nom de l'Association des artistes allemands, lors de l'inauguration de l'exposition permanente de l'association précitée, en présence du Sous-Secrétaire d'Etat à l'Instruction publique Hinkel, le 14 mai à Berlin. Le but de cette exposition et des suivantes est de déterminer quelles sont actuellement les forces artistiques en action et s'il y a déjà trace d'indices d'une nouvelle tendance artistique qui permettrait de maîtriser la confusion qui a sévi jusqu'à présent. « Les efforts — dit Prof. Kutschmann — de l'association artistique se portent sur la reconstruction de l'art sur la base du peuple, position de laquelle elle s'est laissée détourner par des bavars inconsidérés ».

Après quoi le commissaire d'Etat Hinkel développa longuement les devoirs qui incombent aux artistes allemands dans le cadre de la reconstruction nationale.

J'ai réservé aux lecteurs du Rouge et le Noir la primeur de ce texte traduit, digne d'un concierge !

« L'ouverture d'expositions d'art dans les temps présents, où l'Allemagne combat pour son avenir à l'extérieur prouve combien est fautive l'affirmation répandue à l'étranger, que toute production de « culture » est interdite dans la nouvelle Allemagne. »

« A la vérité, le peuple allemand doit son sauvetage du bolchévisme et du libéralisme, aux artistes qui se sont placés aux côtés du « Führer » Hitler (sic). »

« Il s'agit maintenant de faire pénétrer dans les masses populaires l'intérêt pour les nouveaux devoirs de la « kultür ». L'artiste allemand doit devenir représentatif de ce qui est le devoir de l'artiste : de représenter dans ses œuvres les désirs profonds du peuple, ses espoirs et sa foi. »

« Il faut avouer que, dans les dernières années, la grande majorité des artistes allemands n'a pas conservé l'allure avec le rythme du mouvement libérateur allemand. Très peu se sont mis à l'avant-garde (?) »

« Il est vrai de dire qu'après le 30 janvier, le nombre en est devenu si grand que les vétérans national-socialistes se demandent souvent s'ils sont encore en mesure d'installer la maison comme ils l'entendent (!). Il faudrait assurer que tout collaborateur est bien décidé à adopter le type de l'homme de S. A. qui seul a sauvé le « Volkstum » allemand. »

« L'élite et spécialement l'élite artistique doivent avoir pour tâche de bien « sentir » ce type héroïque (sic) et de faire en sorte qu'il pénètre de plus en plus dans les couches profondes de la masse. »

« L'artiste allemand qui maintes fois a souffert de l'oppression et de la persécution doit former un parallèle avec l'inconnu des troupes d'assaut et trouver certainement la voie à une véritable camaraderie désintéressée avec l'ouvrier et le jeune paysan alle-

mands (sic).

« C'est aussi la tâche de cette nouvelle exposition d'art d'assurer les valeurs éternelles et divines (!). »

« L'exposition actuelle d'œuvres d'artistes berlinois qui dure quatre semaines fera place à deux autres expositions qui pourront recevoir des envois de toutes les parties de l'Allemagne. Dans le choix sera mis en avant l'art du terroir. Ne seront pas admis à cette exposition, les peintures abstraites et les œuvres appartenant à l'école dénommée de tendance française. »

Qui doute encore que de telles mesures coercitives peuvent engendrer autre chose que la médiocrité !

Comme Hinkel le dit, nombreux sont ceux qui avides de prébendes s'empres- sent d'assurer le Dieu-État (le quantième de la théologie germanique avec Hitler ?) de leur faculté obédientielle et rampante.

Le peu de réaction des artistes indépendants s'explique d'une part par l'effondrement des forces de gauche, d'autre part, par leur situation matérielle épouvantable.

80 p. c. des artistes ne disposent que de 400 francs par mois. Récemment on perquisitionna à Dusseldorf afin de saisir l'œuvre graphique dispersée du génial nosographe de l'ère wilhelmienne George Grosz.

Aucun artiste n'osa protester de peur qu'on lui retirât son maigre subside de 25 marks.

Ignore tout du sort de certains artistes. Je sais seulement que traqués ils se réfugièrent à l'étranger ou tombèrent dans la gueule du loup.

Vous tous, artistes et intellectuels vilipendés et persécutés d'Allemagne, à qui va toute ma sympathie, souvenez-vous des paroles de ce sémaphore de l'esprit universel qui a nom Goethe, qui harcelé au soir de sa vie par ses contemporains médiocres et jaloux, leur opposa cet apogée énergique : « Aussi longtemps que nous avons la lumière nous tiendrons la tête haute, et aussi longtemps que nous pouvons encore lutter, nous ne céderons pas ».

Luttez et ne cédez pas, car c'est de vous tous que jaillira la fusée percussive qui embrasera le monde de son rayonnement spirituel.

Edgard LEONARD.

## Chronique étrangère

### ALLEMAGNE

On annonce de Berlin la fermeture des Galeries Flechtheim, qui assumèrent un rôle important dans la défense de l'art d'avant-garde.

\*\*\*

Le peintre Max Liebermann, le représentant le plus éminent de l'impressionnisme en Allemagne, se voit contraint de quitter son pays.

On lui prête l'intention d'aller se fixer dans le Midi de la France.

\*\*\*

Le peintre Paul Klee, directeur de l'Académie de Dusseldorf, a été démis de ses fonctions.

\*\*\*

Le même sort fut réservé au peintre Otto Dix, directeur de l'Académie de Leipzig, dont l'œuvre fut prêté à un immense autodafé.

\*\*\*

La revue d'art Das Kunstblatt que dirige Paul Westheim, l'ardent défenseur de l'art moderne, cesse de paraître.

\*\*\*

La grande revue Der Querschnitt, éditée à Munich, qui fut pendant treize ans l'organe rétrospectif le plus complet de l'esprit contemporain vient de cesser de paraître d'après l'esprit initial qui lui valut l'intérêt de l'élite artistique et littéraire d'Europe.

\*\*\*

Différentes expositions d'œuvres d'artistes d'avant-garde ont été fermées sur ordre du gouvernement hitlérien.

\*\*\*

Dans les musées, tous les fonctionnaires israéliites ont été révoqués, parmi lesquels d'éminentes personnalités, tels les professeurs Swarzenzhi, à Frankfurt, et Trangott-Schultz, à Nuremberg, et les Dr Rarnass et Hartlaub, à Mannheim.

Henrich BOSNER.

On trouvera en page 4 le feuilleton critique consacré aux livres d'art.

## Misère de l'art allemand

M. Krüger, nouvel inquisiteur, nous apprend par l'intermédiaire de M. Duval « qu'il était également question de brûler des sculptures et de déchirer certaines toiles des musées, mais qu'on avait pu à temps rallier des comités d'experts. Il a donc fallu ajourner cette opération à plus tard ».

Comme palliatif, Hitler propose la rénovation de la culture allemande sur les débris de ce que le petit intervalle de 14 années de république avait permis d'édifier. Depuis des semaines la presse proclame le retour de l'art au peuple — promet en citant M. Goebbels « l'avènement d'un grand art national » qui selon le propre aveu d'Hitler aura pour seule tâche de glorifier « l'homme héroïque ».

La confusion idéologique du mouvement n'est pas faite pour convaincre sur l'efficacité de telles promesses. Au contraire ; on écarte les mots pour apercevoir que le national-socialisme n'est actuellement rien d'autre que la matérialisation dans la vie politique des intérêts, des désirs, des aspirations intimes de la mentalité petite bourgeoise.

Malheureusement la petite bourgeoisie dépendant économiquement et intellectuellement de la grande ne constitue pas une classe sociale autonome.

Le petit traitement du petit fonctionnaire est approprié au niveau de ses besoins intellectuels, c'est-à-dire à la réduction de ce que peuvent contenir sur l'art et la culture les axiomes d'un manuel scolaire d'avant 1900.

Ainsi Hitler qui se croit volontiers le porte-voix de tout un peuple n'est en réalité que celui de la seule petite bourgeoisie et son « homme héroïque » se réduit en fin de compte à la sublimation du type d'homme qui l'a fait naître ; pour plus de précision le petit bourgeois tel que nous le montre dans toute sa médiocrité écœurante George Grosz.

Il n'est pas très difficile de dénoncer comme « danger marxiste » tout ce qui est susceptible de dépasser la compréhension de la médiocrité. Mais l'homme héroïque, pour nous en tenir à l'expression, prend habituellement en haine tout ce qui le dépasse. Aussi sa culture sera-t-elle la réduction systématique de toutes les valeurs à son niveau intellectuel.

Il est entendu que la vie journalière allemande avec sa militarisation de la rue et ses croix de guerre sur ventres nous semble plutôt une farce grossière et peut-être demande-t-on avec P. Bost à voir « quelque chose de plus subtil, de plus machiavélique, de plus intelligent — » mais non... la farce reste entière et n'apparaît sinistre que pour nous montrer ce qu'elle a déjà détruit en hommes et en choses.

La mise en congé ou le renvoi de directeurs d'académies (parmi lesquels des hommes tels que Paul Klee).

La destruction des monuments expressionnistes comme par exemple à Dusseldorf.

La fermeture partielle (salles d'art moderne français et allemand) ou totale de la plupart des musées. (Un des plus beaux musées de ma connaissance, la Fondation Volkwang, d'Essen, est ainsi pratiquement rendu inaccessible au public).

Voilà quelques exemples pour illustrer un bilan.

Mais, après tout, il s'agit de choses ou d'hommes qui « arrivés » ont acquis en somme le caractère de choses officielles.

En vérité le mal est plus profond et nous sommes en droit de nous demander ce que deviennent ceux qui ayant rallié leur sort à celui du prolétariat, travaillaient depuis des années à maintenir pour et contre tout le non-conformisme de leur art et de leur vie. Ceux-là seuls nous intéressent. Ceux qui vivaient pauvrement formaient le plus vivant, le plus révolutionnaire de l'art allemand d'aujourd'hui.

Citer des noms ne servirait à rien ; tout au plus à confirmer une condamnation ou un suicide — il suffit de savoir que le fascisme réserve aux quelques centaines d'artistes qui auront voulu garder leur indépendance un sort identique au sort des juifs obligés de se tasser dans la puanteur des ghettos d'hier.

Par tous les moyens les dirigeants Nat. Soc. entendent créer, parallèle-

ment à la bureaucratie prussienne régénérée à coups de décrets et d'expulsions, une nouvelle bureaucratie artistique ; sorte de système corporatif non encore défini mais destiné à réaliser la future renaissance de l'art populaire « en toute liberté de création ».

Liberté significative à en croire le texte de cette invitation de participer à l'exposition semi-officielle de X envoyée à un jeune artiste de Dusseldorf et où on le prie « de s'abstenir de toute modernité recelant des influences étrangères et de n'envoyer si possible que des toiles se consacrant au renouveau artistique national ».

En d'autres termes, on impose à l'artiste sa ligne de conduite ; qu'il aura matériellement avantage de poursuivre en s'embrigadant dans cette immense corporation en train de se construire.

C'est de l'acceptation ou de la non-acceptation de cette ligne que dépendra son existence en tant qu'artiste.

Tout comme pour les juifs la répression sera d'ordre économique. Du fait que les expositions, les acheteurs, les subsides n'iront qu'à ceux qui se seront soumis et qui produiront ainsi qu'on l'exige, l'impossibilité matérielle de vivre et de produire éliminera peu à peu toute chance d'entreprendre une action indépendante du contrôle officiel.

Le 14 mai eut lieu à Berlin le vernissage d'une exposition de 75 peintres et sculpteurs. Une notice de la « Kölnische Zeitung » souligne « l'exclusion de cette exposition comme de celles qui suivront de tout art abstrait (j'entends encore brailler il y a quelques semaines un des nouveaux dirigeants du « Verband bildender Künstler », de Cologne ; « Tout art abstrait est marxiste ; tout art abstrait doit disparaître » menace réalisée depuis) ainsi que les toiles influencées des tendances artistiques françaises ».

Dans un discours, merveilleux de crétinisme, M. le Staatskommissar Hinkel tout au plus digne de nos crachats tâcha de circonscrire les nouveaux devoirs de l'art allemand. Nous en traduisons quelques passages :

« ... Nous prouvons par ceci que dans la nouvelle Allemagne toute création culturelle n'est pas réprimée. En réalité le peuple allemand doit en grande partie aux hommes créateur-artistes qui se sont placés aux côtés du Führer Hitler... d'avoir été sauvé du Kultur-bolchevisme et du libéralisme... »

« Il faut présumer que chaque collaborateur (artiste ou intellectuel) soit décidé de se mettre au niveau du type d'homme anonyme des sections d'assaut qui seul a sauvé le « Volkstum » allemand de sa ruine. »

« L'intellectualité et surtout les artistes ont le devoir de ressentir ce type héroïque, de le vivre... »

« ... et de nous assurer les valeurs divines éternelles ».

Beaucoup de haine refoulée et beaucoup de découragement seront désormais le fruit de ce bourrage de crâne intégral ; et le vide se fera autour de ceux qui se préserveront du plus bas des conformismes.

L'effort des jeunes, dont les premiers témoignages expriment le dégoût de cette réalité, est cassé. Malgré leur situation matérielle souvent épouvantable il ne leur reste comme solution que d'abandonner l'art en tant que profession et de se replier sur eux-mêmes et leur révolte.

Peut-être que cette situation sans autre issue qu'une réaction révolutionnaire du prolétariat — sans chances d'exposition ni de vente — épurera avantagement les rangs ; fera prendre à ceux qui restent une conscience plus profonde des nouvelles responsabilités à venir.

Peut-être en naîtra-t-il une avant-garde — avec tout ce que ce mot comporte d'amère loyauté — qui continuera à travers les répressions à développer le contenu artistique et politique de la révolution.

Nous ne protestons pas au nom du droit, de la civilisation ou de la justice, sachant trop quels intérêts sanglants s'y rattachent.

Si nous protestons, c'est simplement parce qu'il faut épargner à certains hommes de sombrer dans l'abrutissement d'une trop grande misère.

Henri SALIER.

## Revue des revues et journaux d'art

× Kunst, n° 2-3 1933. Numéro consacré entièrement à l'œuvre du graveur Jules De Bruycker. Bien illustré.

Dans le n° 1 de 1933 de la même revue, signalons un grand article sur le peintre : Alice Frey.

× Clarté, n° 5, mai 1933. Considérations sur Rembrandt, par M. Jean Decoen. Après avoir rapidement esquissé la vie de Rembrandt, M. Jean Decoen parle plus spécialement d'une œuvre du maître, Rabin en méditation, dont la revue Clarté

donne une fort belle reproduction. Article documenté et précis.

× Egalité. Revue du groupement belge pour l'affranchissement de la femme, donne dans ses derniers numéros plusieurs articles sur des femmes artistes belges. Citons : Mayou Iserentant, Alice Frey, Marie Howet, Suzanne Coq, Elisabeth de Saedeleer, Gabrielle Bédoré, etc.

× 14, rue du Dragon, n° 1 Feuille pliante et

## NOUVELLE

## Le mendiant professionnel

par André Clariet

dépliante éditée par les Cahiers d'art. Présentation originale mais rendant la lecture difficile. La qualité des textes ferait désirer une présentation plus normale. Très belle reproduction d'une nature-morte de Braque abimée par le pliage. A lire : la Chronique des Expositions, par Christian Zervos, où il dit au sujet de Vlaminck : Pour exprimer par une boutade assez dans le goût de l'artiste, mon jugement : Vlaminck est une magnifique mayonnaise qui a tourné.

× Formes n° 32. A retenir au sommaire : L'exposition de la nature-morte à Amsterdam, par George Isarlov, et les Bustes de Charles Despiau, par Yvanhoë Rambosson. Les architectures de M. Emilio Terry sont à se torturer et nous recommandons spécialement à nos amis architectes les tentures et feuillages en béton. Une petite note en dernière page nous apprend que Waldemar Georges a été reçu en audience privée par Mussolini. L'idée fait son chemin. On s'amuse.

× La Métropole, 7 mai 1933. A propos de l'exposition de Floris Jaspers, à Amers, Hubert Colley nous apprend que Waldemar Georges en quête d'un homme a tenté d'enrôler celui-ci dans son néo-humanisme de fraîche date. Sans blague! Floris Jaspers humaniste! On aura tout vu.

VARIORUM.

**LIBRAIRIE NOS LOISIRS**  
RUE DE L'HOPITAL, 26, BRUXELLES  
Chèques postaux : 185.186 J. Mairiot, Bruxelles

**SPÉCIALITÉS :**  
Ouvrages sur la sexologie  
Revue nudistes  
Littérature antireligieuse

Renseignements sur demande

## Maison d'édition L'ÉGLANTINE

6, rue Lambert Crickx, Brux. Tel. 21.40.57-21.40.56 C. C. P. 990.93

VIENDE PARAITRE :

## M. HITLER, dictateur

par Frateco

Un volume 12 x 18 — 278 pages  
15 francs

Cet ouvrage sensationnel traduit sur le manuscrit allemand demeuré inédit est une vie romancée où l'on n'a retenu que les faits essentiels.

Les révélations de l'auteur — qui se cache, et pour cause, sous le pseudonyme de Frateco — semblent trahir quelqu'un qui fut des familiers de l'actuel chancelier du Reich.

VIENDE PARAITRE :

## L'Objection de conscience

par

D. J. Blume et Léo Campion

Un fascicule 13 x 18 — 40 pages  
1 fr. 50

VIENDE PARAITRE :

## Ton droit, homme!...

par

CAMILLE ROUSSEL

(Résumé d'une synthèse du droit naturel)

Un cahier 13 x 20 — 66 pages  
10 francs

Ouvrez votre atlas, à l'Amérique. Cherchez bien. Un petit Etat situé à mi-chemin entre les Appalaches et les Montagnes Rocheuses. Happy Land. Comment, vous ne le trouvez pas? Votre carte est incomplète. Je sais que Happy Land existe. C'est le pays de Cocagne des temps futurs. Tout ce qu'on a pu rêver en fait de réformes sociales y est réalisé. Les législateurs y ont depuis longtemps pris leur retraite. Ils se réunissent tout au plus quinze jours par an pour voter les budgets et vérifier les comptes du gouvernement. Ils ne sauraient d'ailleurs plus quoi faire : les lois sur la réglementation du travail, la prohibition, les pensions de vieillesse, les maisons à bon marché, les loisirs de l'ouvrier n'ont pas simplement été publiées à « l'Officiel », elles sont entrées dans les mœurs et personne ne songe à discuter ces questions encore contestées dans l'Ancien Continent.

Fait bizarre, Happy Land ne possède aucune ligue. Elle n'aurait pas de raison d'être. Les habitants observent rigoureusement les prescriptions d'hygiène physique et mentale.

Alors, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes? Témoin cet article paru dans les journaux d'Europe :

« Au cours d'une fête charmante, le président de la république de Happy Land a fermé le dernier établissement de charité du pays. Le paupérisme y avait du reste disparu depuis un demi-siècle ».

C'est au lendemain de cette clôture, où on avait proclamé la déchéance irrémédiable de la misère, qu'Arthur Malefois arriva à Happy-City, la capitale de la République.

Aussitôt descendu du train, il fut happé dans l'engrenage administratif et passa de service en service, pour aboutir finalement au bureau de vérification des aptitudes professionnelles des émigrants. Reconnu valide, il fallait prouver ici qu'on était capable de gagner sa vie.

— Vos certificats?  
— Je n'en ai point.

Consternation générale. Oser se présenter sans attestation!

— Vous êtes Français, sans doute?

— Oui, monsieur.

— Je m'en doutais... Vous avez été renvoyé par votre patron, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Alors, pourquoi ne vous a-t-il pas donné une simple reconnaissance de vos états de service?

— Parce que je n'ai jamais eu de patron.

— Mais que faites-vous donc?

Arthur Malefois releva la tête et déclara avec emphase :

— Je suis mendiant professionnel.

Le bureau sursauta. Les administratifs n'aiment pas la plaisanterie. Devant le péril de devoir quitter le pays, Malefois s'expliqua :

Messieurs, ne vous fâchez pas. Je suis mendiant : ce n'est pas une gaucherie, ni une nécessité, c'est une vocation. D'aucuns sont violonistes, peintres, charcutiers, pâtisseries. Pourquoi n'admettriez-vous pas qu'un homme, au lieu de commercialiser l'ouïe, la vue ou le goût, exploitât l'âme qui, elle aussi, si, si, si part de joie tout comme

les autres parties de l'individu?

Vous me demandez mes états de service? Comment pourrais-je les consigner en quelques lignes? Me voilà à la fleur de l'âge : quarante-cinq. Depuis trente ans j'exerce mon métier. Je connais à fond toutes les ficelles du cœur humain. J'en joue avec virtuosité. Et voici la preuve. J'arrive avec un beau capital : vingt mille francs pour les frais de premier établissement. Alons, messieurs, il manquait un mendiant à Happy Land. Me voici. Acceptez-moi!

Les employés étudièrent ce cas exceptionnel. Après maintes tergiversations, on donna à Malefois un permis de séjour d'un an.

Et il se mit à la besogne. Sa tâche n'était pas facile. Sous peine d'expulsion, il ne pouvait être ni aveugle de naissance, ni paralytique, ni manchot. Allez donc apitoyer les gens, quand chacun sait que vous êtes parfaitement sain de corps et d'esprit. Aussi avait-il beau se poster à la sortie des cinés et tendre la main, il ne recevait pas un sou.

Renonçant à la sébille, il offrit aux passants des lacets, des épingles de sûreté, des boîtes d'allumettes. Tollé général des commerçants. Exercer un négoce, sans patente, sur la voie publique, était formellement interdit. Il dut payer une forte amende, et le juge lui infligea une sévère admonestation.

Les économies de Malefois fondaient à vue d'œil. Il ne possédait plus que deux mille francs. Cela représentait de quoi vivre chichement pendant quinze jours. Situation grave. Une solution rapide s'imposait.

Le soir même, il se postait devant le théâtre. A l'arrivée de la première voiture, il se précipita pour ouvrir la portière. On lui glissa une pièce dans la main. Malefois soupira d'aise. Il avait trouvé le filon. Il s'appretait à gagner son deuxième pourboire quand il fut appréhendé par un policier.

— Vous êtes mendiant et non ouvrier de portières.

— Mais, monsieur l'agent, à Paris ce cumul est permis.

— Pas ici ; l'ouvreur de portières est un ouvrier qualifié reconnu par l'Etat.

Décidément, le métier devenait impossible. Mieux valait renoncer à ses rêves et retourner en Europe... A moins de décrocher sa guitare, et d'aller chanter dans les cours...

« Après le sombre orage,  
Viendra le soleil doré... »

La voix éraillée de Malefois essayait, ce matin-là, de dominer les phosons et les hauts-parleurs qui déversaient, par les fenêtres des grattes-ciel des faits d'harmonie dans la cour d'une cité ouvrière.

« Après votre esclavage,  
Viendra la liberté... »

Déjà quelques postes s'étaient tus, des flots d'harmonie dans la cour d'une nêtres.

« Et toi, tendre fillette,  
Partant vers l'inconnu... »

La victoire se dessinait. A tous les étages apparaissaient des auditeurs. Trois phosons s'entendaient à jouer de la musique syncopée. On les arrêta.

Ce fut dans un silence religieux que Malefois put clamer le refrain :

« C'est l'amour qui flotte dans l'air à la ronde... »

L'amour! Anachronisme pour les habitants de Happy Land. Le mariage était devenu une obligation au même titre que le service militaire en Europe. Un bon certificat délivré par un eugéniste tenait lieu de déclaration. Les fiançailles devenaient des parties sportives. Par mesure d'hygiène, le baiser était défendu.

« C'est l'amour qui nous rendra la liberté ».

L'automatisme quotidien chavirait. Un souffle d'enthousiasme secouait les douze étages des buildings. Il pleuvait des sous.

Malefois était sauvé.

Les montres marquant l'entrée et la sortie des employés et des ouvriers étaient en usage depuis longtemps à Happy Land. L'Etat pouvait ainsi vérifier facilement si la loi des huit heures était respectée. Malefois seul échappait à ce contrôle. Il reçut l'avis suivant :

« A partir du 15 de ce mois, vous êtes prié de vous soumettre aux règlements en vigueur (art. 7 et 8 de la loi du 12 avril 1904, publiée dans le quinzième tome de « l'Officiel », fascicule 4, folio 117).

« Vous emploierez la montre régulatrice portative n. 14 et les cadrans de papier « ad hoc » que vous ferez perforer par les concierges des cités où vous vous produirez. »

La montre régulatrice coûtait 45 dollars. Comment se procurer cette somme? Malefois comptait parmi ses auditeurs le rédacteur en chef du grand quotidien « Happy News ». Il alla le trouver.

Le lendemain, le journal commençait l'« Histoire de ma vie », par Arthur Malefois.

Ce fut un succès inespéré. Il fallut doubler le tirage. Toute la littérature des romans à deux sous d'avant-guerre s'y retrouvait : la fuite du château, dans la neige ; l'enfant volé par les bohémien. Il y avait naturellement une mégère qui battait le gosse, un ivrogne qui rouait de coups la mégère. Trente années de souffrance, — découpées en tranches de deux colonnes, paraissaient chaque jour, pendant trois mois.

Ah! la bonne lecture qui éveillait dans le cœur des habitants de Happy Land, des sentiments jusqu'alors inconnus.

Les petites filles voulaient venir en aide à ce pauvre homme qui avait tant souffert : elles l'aidaient à traverser la vue, elles partageaient avec lui leurs chiclets et leurs bananes.

De savoir qu'on pouvait être seul, souffrir de la faim et dormir à la belle étoile, on commençait à apprécier le charme de souper en famille, dans la douce tiédeur du home confortable.

Un pas sépare l'attendrissement de l'amour. En plaignant la douleur, on se prenait soi-même à être triste. Le vague à l'âme gagnait la dactylo. Elle voulait être cajolée, consolée. Un besoin de tendresse et d'abandon la faisait regarder son ami avec d'autres yeux.

Les courts de tennis, les terrains de hockey furent délaissés, tandis que les bois et les guinguettes se peuplaient d'amoureux.

Il y eut des rendez-vous défendus, des tête-à-tête délicieux, des liaisons, des ruptures, des réconciliations. On se prit, se reprit, pour se quitter encore. On se leurrâ d'espoir, on se mourut d'attendre. On chanta, on pleura. On vécut.

Happy Land avait tablé sans le cœur et voilà qu'à l'appel de Malefois il s'était éveillé.

Tout le monde fut d'accord pour reconnaître que le mendiant avait une mission sociale. L'égoïsme se trouvait satisfait. On pouvait enfin plaindre, aider quelqu'un. Il y avait là, à portée de la main, un être plus malheureux que soi. Malefois était le contraste nécessaire pour faire jouir pleinement du bonheur. Et on lui savait gré aussi d'avoir apporté dans la vie, systématiquement et organisée de la cité, cet accent sentimental qui lui manquait.

Malefois devint indispensable. Tremblant à l'idée qu'un Etat voisin vint lui faire des propositions, les habitants se l'attachèrent par un contrat à vie. Dès lors, il vécut comme un prince. Fidèle à ses engagements, il fut, chaque jour pendant huit heures, le pauvre hère loqueteux et pitoyable qui chantait dans les cours et tendait la main aux coins des rues. Sitôt le travail terminé, il prenait le volant de son auto, garée dans une rue tranquille, pour regagner sa villa, où il passait ses soirées et ses week-end à cultiver ses roses, ses dahlias et ses œillets.

Ainsi Malefois eut cette satisfaction d'être un citoyen honoré et honorable au même titre que le charpentier ou l'avocat.

Et les administratifs ajoutèrent à la profession de mendiant à la liste des métiers légalement reconnus.

Ce fut le couronnement de sa carrière.

Un journal américain m'est tombé tantôt sous les yeux. J'y ai trouvé, en dernière page, l'annonce suivante :

« Par suite du décès d'Arthur Malefois, un mendiant est demandé d'urgence à Happy City ».

Je ne pouvais pas faire autrement que de vous le dire. Alors, si le cœur vous en dit, le « Belgenland » part demain.

André CLARIET.

## Liquidation de 400.000 musiques

A l'ancienne Maison PLEYEL, 101, rue Royale, liquidation de l'abonnement musical BREIT-KOPH & HARTEL : 400.000 numéros de musique (piano à 2, 4, 8 mains, piano et violon, mélodies, harmonium, partition d'opéra et d'orchestre, trios, quatuors, quintettes, etc.), au prix de 1, 2, 3, 4 francs le numéro.

## A la Maison du Livre Belge

12, Rue des Colonies, 12

Écrivez :

PAUL MORAND LONDRES

22 fr. 50

## LIVRES D'ART

Berthe WEILL. — *Pan! dans l'œil!*... (Ed. Librairie Lipschutz, Paris)  
Marius des ESSARTS. — *G. Waterlain* (Edit. L'Églantine, Bruxelles.)

Le livre de Mme Octave Maus s'intitulait, je crois : Trente années de lutte pour l'art, celui-ci porte comme sous-titre : Trente ans dans les coulisses de la peinture contemporaine, 1900-1930, ou en termes plus directs pourrait s'appeler : Trente années de commerce d'art.

Quelques-uns de mes lecteurs ont certainement assisté à ce qu'on nous présentait comme « La conférence de M. Ambroise Vollard » et se sont jurés de se venger un jour. Ils sont vengés. M. Vollard les a endormis, mais lui-même a dû se réveiller en sursaut, et d'une façon peu agréable, si quelqu'un lui a lu à l'oreille l'avant-propos de madame ou mademoiselle, je crois, Berthe Weill.

Berthe Weill en voulait à Vollard, elle lui en veut moins d'ailleurs maintenant, car à la fin du livre elle lui envoie quelques fleurs. Saura-t-on qui a raison, de Vollard ou d'elle. G. Coquist, qui a beaucoup écrit sur la peinture moderne (entre autres un fort beau livre sur Cézanne) semble estimer Vollard; Berthe Weill l'accuse de ne rien connaître et d'avoir eu la chance d'être bien conseillé. Mais en commerce d'art n'est-ce pas

une grande intelligence que de se bien laisser conseiller. Plusieurs grands marchands d'art de Paris sont d'anciens cabaretiers adorant la peinture et conseillés à leurs débuts par des amis peintres qui accrochaient leurs toiles aux murs du cabaret.

On peut résumer facilement le gros livre de Berthe Weill.

Avant tout, la bêtise du public (et ça n'a pas changé), puis l'audace du marchand, un petit peu d'argent pour faire des expositions, la poisse, une vente qui permet de continuer, la reposse, et ainsi de suite, entrecoupé de bêtise du public, de choses charmantes ou dégoûtantes venant d'artistes.

Mais c'est très vivant. C'est même très amusant. Ne croyez pas que vous apprendrez dans ce livre quelque chose de neuf sur la peinture. Berthe Weill n'y fait pas de critique, elle raconte en résumé et à un rythme accéléré sa vie de marchand et le tout est émaillé de quelques chiffres, si bas, si bas, qu'ils seraient capables de réveiller les spéculateurs de la peinture, s'il reste quelque survivant de cette ignoble race.

Un petit extrait qui donnera en même temps le ton du livre et quelques chiffres documentaires : En avril 1902, je vends pour la première fois une peinture de Matisse, 130 francs : il touche 110 francs.

Juin 1902. Exposition récapitulative des six précédentes; ce mélange de dessins, aquarelles et peintures donne à l'ensemble un aspect très vivant.

Une petite étude de Matisse vendue 70 francs; un Flandrin 50 francs; comme pour la peinture, les dessins et les aquarelles des « jeunes » laissent les amateurs encore hésitants. Les critiques d'art, eux-mêmes, non moins hésitants, font des réserves...

Je ne me laisserai pas, au profit de mes amis peintres, de répéter au public ce que c'est toujours la même chose. Combien de fois m'a-t-on dit : Oui, Cézanne, c'est très bien, c'est déformé peut-être, mais c'est très bien, et Matisse, c'est un grand artiste, mais X... dont vous me parlez, il se f... du public, il n'est pas sérieux. D'ici vingt ans, ce cher X... servira de modèle, comme Cézanne ou Matisse maintenant. Tous oublient que Matisse, ancien clerc de notaire, avait avec sa femme, une unique chambre au sixième, qui avait juste la largeur du lit, et que Cézanne n'a de son vivant vendu de toile que très bon marché et à quelques rares amis, que le grand Cézanne, qui est au Louvre, était considéré comme fou par les

habitants de sa ville : Aix en Provence.

Et c'est à cela que peut servir un livre comme celui de Berthe Weill. Toute étude critique sur l'œuvre d'un peintre citera ses débuts et sa période difficile, mais un livre rempli d'anecdotes et de prix fait réfléchir l'amateur, le précieux amateur qui doit aider l'artiste à vivre, l'amateur qu'il ne faut pas trop prendre au sérieux, mais ne pas trop insulter cependant.

Puisque l'on parle tant en Belgique de Waldemar Georges et que quelques peintres de chez nous ont envie de s'humaniser, je donnerai ce petit extrait qui permettra peut-être à quelques-uns d'éclairer leur lanterne :

Notre critique national, Waldemar Georges, dans un article paru le 10 novembre 1911, sur Maurice Utrillo, avait traité celui-ci de drôle très expert en l'art de remplir sa caisse! (pauvre Utrillo!) Aujourd'hui, il prépare un article dithyrambique sur ce « drôle »... Je suis sûr que la cote a monté! Que pariez-vous?... Et vive la Pologne, messieurs!

Ce livre est rempli de détails amusants, mais il fait espérer, à cause de tous les noms qui sont remis en mémoire, que quelque critique jeune entreprenne un important ouvrage, critique celui-là, sur cette même période de 1900 à 1930.

\*\*\*

« Moi, je travaille sous l'influence pathétique. Ça me prend. Si c'est au milieu de la nuit, je me lève, enfiévré. Ma jeunesse prépare la terre et n'arrive pas à me suivre, tant je travaille rapidement. En deux heures, mon œuvre est bâtie, en une heure parfois. J'y ai mis tout ce que je ressentais et il est rare que j'y retouche. »

Voilà comment Georges Waterlain explique lui-même son travail dans le livre que lui consacre Marius des Essarts. Livre qui, s'il ne me convainc pas, m'émeut cependant à cause de toute l'amitié et la ferveur qui s'en dégage.

On ne peut pas juger une sculpture d'après une reproduction, mais je me méfie d'une façon de travailler, aussi lyrique. C'est un peu comme écrivait la comtesse de Noailles. Et je pense au lent travail de Despiau, à la recherche du plus profond humain, sans coup de gueule ni de clairon. Rodin qui était un plus puissant artiste que Waterlain nous a déjà montré combien la sculpture lyrique est empoisonnante.

Si je peux me permettre de donner un tout petit conseil à M. Waterlain, c'est de dormir la nuit, mais de travailler toute la journée à sa sculpture, au besoin six mois à la même. Mais mon conseil est superflu et le Prix du Hainaut est là pour prouver que c'est moi qui ai tort.

Jean MILO.

# LA MUSIQUE

A LA MONNAIE  
TRISTAN ET ISOLDE

Grâce au concours de chanteurs allemands, le théâtre de la Monnaie a donné une représentation de *Tristan et Isolde*, suivant les meilleures traditions wagnériennes. *Tristan et Isolde* reste, au point de vue musical, le chef-d'œuvre du compositeur et cet opéra déclaré d'abord inéxécutable, a exercé une action puissante sur l'orientation de la musique. *Tristan et Isolde* fut enlevé dans un mouvement irrésistible et chaque interprète s'attacha à donner à son rôle un caractère de passion déchaînée. On eut voulu cependant trouver au point de vue orchestral, un plus grand respect des nuances extrêmement délicates qui émaillent la partition.

Mme Henry Trundt fut remplacée au dernier moment par Mme Bauer, de l'Opéra de Berlin. Cette cantatrice fit d'Isolde un être brûlant de passion sauvage : c'est une Vénus, — bien en chair, toute entière à sa proie attachée. L'amour qui la dévore a une telle puissance et est évoquée avec tant d'apreté que le chant prend un caractère hallucinant d'incantation magique.

M. Lauritz Melchior fut un Tristan d'une force et d'une solidité vocales peu communes. De stature héroïque, il vit son rôle avec une conviction qui eut enchanté Wagner. Il passe avec la plus grande facilité, des *pianissimo* les plus ténus aux notes claironnantes et sa voix unie à celle de Mme Baumer domine avec aisance le fracas de l'orchestre.

Mme Sabine Kalter est non seulement une mezzo parfaite au point de vue vocal, mais encore une actrice remarquable. On ne peut imaginer une meilleure réalisation du personnage de Brangäne. Elle ne joue pas : elle vit réellement les événements et ne cesse de prendre part à l'action, même durant les longs silences de son rôle. Elle réalise le plus bel équilibre de toutes les qualités que l'on peut exiger d'un interprète lyrique.

MM. Kipnis et Treskow firent valoir un art sûr du chant et une rare compréhension de leur personnage dans les rôles du Roi Marke et de l'Ecuyer Kurwenal.

Cette distribution formait un ensemble de choix. Alors que *Tristan* est le plus souvent le prétexte d'une vocifération continue, de cris haletants, de ports de voix éffrénés, ces artistes surent chanter continuellement leurs rôles avec une suprême aisance, ce qui contribua pour une large part à donner sa véritable signification à l'œuvre de Wagner. La représentation s'acheva en un triomphe mérité auquel les acteurs associèrent M. Léon Molle qui conduisit l'orchestre avec une connaissance complète de la partition.

## CONCERTS

M. et Mme Lykoudi ont donné à la Maison d'Art une séance consacrée à Brahms. Ces deux excellents artistes ont fait valoir leurs qualités de violoniste et de pianiste, leur style délicat et nuance dans la Sonate en Ré mineur.

Grâce à M. Carael, corniste, nous pûmes entendre le trio pour piano, violon et cor, très rarement joué, et Mlle Andréas chanta quelques mélodies. C'est dans les œuvres courtes que l'on saisit le mieux le talent intime de Brahms : ce compositeur dénué d'abandon rêva toujours d'œuvres démesurées et il n'atteint aux vastes proportions qu'au détriment du contenu musical.

Le Docteur Wicart a fait à nouveau au Palais des Beaux-Arts, la conférence consacrée à la Renaissance du chant, conférence qu'il a donnée dernièrement à la tribune du *Rouge et Noir*.

Outre Mlle Hédoïn et M. Maison que l'on entendit à cette séance, il avait fait appel cette fois à Mme Cunelli, à Mlle Gall qui chanta de façon tout à fait délicate et nuancée des mélodies de Debussy et de Gounod. MM. Lhoest et Couzinou complétaient ce concert vocal.

L'Orchestre Symphonique Populaire, sous l'habile direction de M. Cornil de Thoran, et avec le concours de Mme Clairbert, a donné un concert particulièrement agréable. Toutes les œuvres interprétées étaient des fragments de pièces théâtrales. Outre la charmante ouverture de *La fiancée vendue* de Smetana, on entendit l'ouverture de *Gwendoline* et la *Fête polonaise*, de Chabrier.

Mme Clairbert chanta avec son aisance coutumière la cascade de notes de l'air de la *Reine de la Nuit*, de Mozart, et la *Chanson Tzigane*, de Chabrier.

Le concert suivant sous la direction fidèle de M. Prévost, comportait un *concerto grosso* de Haendel, les *Eolides*, de Franck, et des pages orchestrales de Liszt inspirées par le *Faust* de Lenau.

M. d'Arkor s'est risqué avec imprudence, au cours de ce concert, à chanter l'air de Walter des *Maîtres Chanteurs*.

Le jazz de Jack Payne aborde tous les genres et trop souvent il se perd dans des imitations et un style symphoniques également vains. Dès qu'il s'adonne au jazz proprement dit, il retrouve sa spontanéité. Le public lui en fut reconnaissant et ne lui ménagea pas ses applaudissements.

Pour défendre la musique ancienne, M. Paul Collaer n'a pas hésité à remonter aux sources premières de la musique, à discuter les différentes définitions qu'on en a donné, à faire appel aux interprétations magiques, et aux glosses des philosophes chinois. M. Collaer semble vouloir attacher un grand prix au caractère de généralité, d'impersonnalité des compositions.

On eut le plaisir de réentendre au cours de cette intéressante conférence, la charmante suite de Faber, jouée par un trio de flûtes à bec.

Un accord intervenu entre les concerts Ysaye et l'Orchestre Symphonique Populaire, permit d'entendre M. F. Kreisler au cours de deux concerts avec orchestre. M. Kreisler allie la force à la beauté du son, la virtuosité au sentiment. La cadence qui suit le *largo* du *Concerto* de Beethoven, devient sous son archet une véritable perle musicale. On oublie la vanité des ornements techniques pour n'entendre que la velouté du son. Kreisler lui communique une allure d'improvisation, et cette cadence qui est une amplification rhapsodique du thème, séduit alors par sa spontanéité.

M. Arthur Prévost dirigea avec autorité l'orchestre qui joua parfaitement l'*Ouverture des Noces de Figaro* et la *Symphonie* n° 11 de Haydn.

Mlle Edna Bryman a donné un récital de danse. Elle évolua fort gentiment aux sons de la musique de Caribine, de Poulenc, de Stein, de Strauss. La partie musicale qui réunissait les excellents pianistes Sonia Chapiro et Nicolas Strein, ainsi que le violoniste Barthalay au jeu élégant et souple, était de qualité égale à la réalisation plastique de Mlle Breyman.

## SWEET AND HOT

Les temps sont bien révolus où les partisans de la musique de jazz adoraient leurs dieux qu'ils se nomment Ellington ou Armstrong, dans le silence et le mystère, sinon même dans le mépris.

La séance de clôture du Hot Club de Belgique, Comité Fédéral des Sweet and Hot belges n'a pas réuni moins de 450 personnes vendredi soir autour d'un programme de jazz, éclectique et passionnant, dans la Salle de musique de chambre du Palais des Beaux-Arts.

La pièce de résistance de ce programme, Egide Van Gils et son orchestre d'étoiles du cercle « Le Pinguin », solistes brillants et inspirés, ensembles balancés et bien cohérents, déchaînèrent une vague d'enthousiasme indescriptible.

Signalons de bons disques sweet ou hot, tous commentés, et une charmante allocution de M<sup>re</sup> Jean Thévenet, le président fédéral, pour clore une année riche en résultats et cette soirée fort agréable.



Europe publie *Histoire de ma mort*, pages poignantes au cours desquelles Lauro de Bosis raconte comment il prépara son raid au dessus de Rome qu'il réussit à survoler. On se souvient encore de ce jeune écrivain et de sa périlleuse aventure qui lui permit de lancer 400.000 tracts anti-fascistes sur la capitale italienne. On sait que cette audace lui fut funeste et que l'aviation du Duce abattit sans merci le petit avion de tourisme que pilotait l'écrivain.

Combien plus pathétique, cette fin quand — en relisant cette *Histoire de ma mort* — on voit Lauro de Bosis averti du sort qui le guette, mieux : persuadé qu'il ne pourra échapper au feu des mitrailleuses des avions ennemis.

Reproduisons ces quelques lignes : « *Ma mort* (quoique ébêtante pour moi personnellement qui ai tant de choses à achever) ne pourra qu'accroître le succès du vol. Comme les dangers sont tous au retour, elle ne pourra arriver qu'après avoir délivré mes 400.000 lettres, qui n'en seront que mieux recommandées ! Après tout, il s'agit de donner un petit exemple d'esprit civique... »

Europe publie également la superbe préface qu'a écrite Romain Rolland pour la seule œuvre complète qu'on possède de Lauro de Bosis : *Icare* qui, par le soin de quelques amis sera édité sous peu.

Dans le même numéro : un conte de *Maxime Corbi*, la première partie d'une nouvelle œuvre de *Drieu La Rochelle* « *La Comédie de Charleoi* », les dernières pages de « *Le Bureau de placement* » de Panait Istrati.

× Le Mois. Un article mordant de J. Curtius, ancien ministre des Affaires étrangères du Reich. « *Un projet perfide a pris naissance à l'étranger. Prenant prétexte de l'accession de Hitler au pouvoir, on voudrait fermer l'oreille aux revendications légitimes de l'Allemagne dans la question du désarmement et s'opposer à d'autres concessions nécessaires, tendant à l'annulation du traitement discriminatoire infligé à l'Allemagne... Ces sentiments et ces discours ne rappellent que trop ceux qu'on entendait en 1925 et 1927... Depuis, les manœuvres de la France ont continué comme conséquence de ses nouveaux atermoiements et de son obstruction à l'œuvre du désarmement. On est forcé de reconnaître qu'il y a rapport de cause à effet entre cette attitude de la France et le mouvement national allemand.* »

D'autre part, un article de l'ancien révolutionnaire et ex-président de la République, Alex. Millerand. Il n'est pas tout à fait d'accord, semble-t-il, avec Curtius : *Il faut reconnaître que l'attitude de la France à l'égard de l'Allemagne a été aussi large, aussi libérale qu'on le pouvait rêver... Cette confiance sans réserve accordée à l'Allemagne atteignait son apogée le jour où, cinq ans avant le terme fixé, les Alliés évacuaient Mayence... La révision des traités, voilà le mot d'ordre... Les Etats de la Petite-Entente ont publié une déclaration qui dissipe toute équivoque... On ne pouvait mieux signifier à qui de droit que la révision des traités, c'est la guerre !*

Pour le surplus, une collaboration et une documentation des plus complètes comme d'habitude.

## BROCHURES REÇUES

Ceux qui ont choisi. Contre le fascisme en Allemagne. Contre l'impérialisme français. Edité par l'Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires, 13, Faubourg Montmartre, Paris.

OOO  
La vie, l'évolution des espèces et le marxisme, par M. Prenant, professeur à la Sorbonne. Collection des Cahiers de Centre-Enseignement prolétarien, 132, Faubourg Saint-Denis, Paris (X<sup>e</sup>).

OOO  
L'Aube, par Mme Carlier, Ed. L'Aurore, avenue Albert, 33, Bruxelles.

OOO  
La Grande Guerre entre la Prunelle et la Figoulanie. Film comique parlant de T. Ilhon. Ed. : Maison du Livre belge, 12, rue des Colonies, Bruxelles.

OOO  
Het Schandaal van Beauraing, par Bert Vervoort. Edit. « De Korenaar », rue Albert Liénart, Alost.

## Lettres flamandes

### Alice Nahon

L'une des figures les plus significatives de la jeune littérature flamande vient de disparaître à l'âge où tant de poètes ne font encore que s'annoncer.

La poétesse Alice Nahon vient de s'éteindre le 21 mai dernier, et les innombrables articles nécrologiques que la presse flamande vient de lui consacrer nous parlent tous d'une très grande poétesse, point comparable à une Anna de Noailles, sans doute... mais bien suffisante pour le panthéon des lettres flamandes.

A notre sens, Alice Nahon n'était qu'une poétesse sentimentale dont tous les accents se situaient sur le plan de la plus médiocre effusion lyrique. Rien que le tirage formidable de ses recueils de poèmes (plus de 40.000 exemplaires pour un pays aussi petit que la Flandre) peut prouver à suffisance que nous n'avons nullement affaire à une poétesse d'emvergure, mais bien à une Paul Gérardy sur toutes les lignes de chemin de fer desservant soit la côte nord (zone A), soit la côte sud (zone B), soit les côtes nord et sud (zone C) soit enfin l'ensemble du territoire de la province (zone D). Vos billets aller et retour depuis la frontière jusqu'au point d'entrée dans la zone choisie seront prolongés de façon à permettre l'utilisation au maximum de la validité de la carte. Les prix des cartes sont les suivants :

Marc EEMANS.

# LE CINEMA

## De quelques films

### HISTOIRES DE RIRE (CARREFOUR)

Il s'agit d'une rétrospective du comique, présentée par le Club de l'Ecran et le studio du Carrefour.

Quatre films : *Cœur de bonne*, courte bande d'avant-guerre, en couleurs, l'un des premiers Keaton, *Le Pélerin*, et *L'Affaire est dans le sac*, de Jacques et Pierre Prévost.

D'une part, le comique émouvant de cet âge où l'écran nous donnait en pâture le spectacle grandiose et bouffon de fantoches déments, obsédés par le désir de s'exprimer, et poussés par lui à dépasser les limites de l'humain, pour atteindre à une vie délirante et absurde. Les décors du réel rejoignent ceux du rêve, le monde, enfin, est beau comme un asile d'aliénés.

De l'autre, un comique direct, conscient, mettant aux prises l'homme et le monde, l'homme et lui-même, Buster Keaton, soumis à un complexe d'infériorité, dont l'écrasante loi ne devra se faire jour que dans de plus récents films, se lance à corps perdu dans l'une de ces aventures insensées où la valeur réelle de l'enjeu nous apparaît comme singulièrement disproportionnée au nombre des obstacles à franchir. Et notre rire sonne faux, au spectacle de Charlot en butte aux persécutions trop réelles dont l'accablent sans fin le monde, et les acteurs de la parade humaine.

× × ×

*L'Affaire est dans le sac*. Ce film, que l'on voudra comme tant d'autres « surréaliste », ne doit ce titre qu'à l'absolue gratuité de ses meilleures trouvailles. Ce n'est plus l'humour acide et parodique de *One Million dollar legs*, ni l'absurde démentiel de *Horse Feathers* (des frères Marx), mais une fantaisie légère, souriante, innocemment anarchique.

Le spectateur « sérieux », qui riait aux instants les plus lourds de sens de *L'âge d'or*, rit encore. Il n'est pas dans le coup, mais il rit, sans trop savoir pourquoi. Et tantôt, redevenu lui-même, c'est-à-dire un monsieur-à-qui-on-ne-la-fait-pas, il dira : c'est idiot. Et il aura raison : C'était idiot, mais il a ri, à son corps défendant, sans savoir que peut-être c'était sa propre tête que l'on se payait. On connaît le coup : si vous dites à un imbécile qu'un imbécile rit lorsqu'on lui dit qu'il en est un, soyez sûr qu'il ne manquera pas de rire... Un film tel que *L'Affaire est dans le sac* nous rappelle à coup sûr quelle arme est le rire à double tranchant, pour qui sait s'en servir.

Disons, pour ceux que ce genre de chose inté-

resse, que, réalisé par J. et P. Prévost et Louis Chavance (qui le présente vendredi, au Club de l'Ecran), il est interprété par J.-P. Dreyfus, Jacques B. Brunius, Carrette, Gildès et Lora Hays, et édité par Pathé-Natan, qui ne nous a guère accoutumés à ce genre de surprises.

### CE COCHON DE MORIN (METROPOL)

En adaptant son film du récit de Maupassant, Georges Lacombe semble s'être souvenu du succès facile que remporta naguère *Le rosier de Mme Husson*, Variations connues, sur un thème grivois, *Ce cochon de Morin* plait surtout aux dames mûres et aux agents de change, spécialistes fameux de cette sorte d'histoires.

### ROGER LA HONTE (AGORA)

Où l'on en vient à se demander à quel degré du ridicule il faudra accéder pour que le « bon public » se décide à comprendre que l'on se f... de lui.

Recommandé aux petits vicieux qui fument se tortre *Les deux orphelins*, *Après l'amour*, ou *Mater Dolorosa*.

### LE TRUC DU BRESILIEN (AMBASSADOR)

Il est regrettable de constater à quelles compromissions le commerce cinématographique entraîne un homme au talent indéfini, j'entends Alberto Cavalcanti, dont les films authentiques (*Le Petit Chaperon Rouge*, *la Ronde des heures*, *la Petite Litié*) nous font mieux mesurer le néant monotone de ces films d'usage externe.

Un vaudeville, pareil à tous les vaudevilles.

### KID FROM SPAIN (AVANT-PREMIERE)

Nous ne connaissons Eddie Cantor que fort mal. Curieux bonhomme, aux yeux de gobe-lune, qui rappelle à la fois Buster Keaton et Stan Laurel, plus joyeusement fol que le premier, moins terre à terre que le deuxième. La technique de ce film, des vertus explosives duquel il nous sera donné de repartir en son temps, nous restitue, avec une appréciable virtuosité, le mouvement, tant malmené par le parlant, des meilleurs films comiques de jadis, avec l'inévitable odyssee au Mexique, et le régiment fort aimable des plus-belles-filles-du-monde. C'est peut-être du music-hall. C'est pour nous, en tous cas, du meilleur cinéma.

G. D.

## Notules

Louis Chavance, qui réalisa avec J. et P. Prévost *L'Affaire est dans le sac*, et eut l'occasion de commenter ce film au cours de sa présentation au Club de l'Ecran, prépare en ce moment avec les mêmes une série de films comiques d'une veine assez proche de celle qu'ils exploitent dans leur premier film. A côté des réussites parfaites du cinéma américain, qui, avec des films tels que ceux déjà cités : *One million dollar legs*, *Horse Feathers*, voire *Kid frau Spain*, découvrent une forme nouvelle de l'humour, absurde, insaisissable, nous pensons avec L. Chavance que ces essais représentent la seule tentative française de cinéma comique, mis à part quelques sketches de Noël-Noël, fort imparfaits d'ailleurs.

× × ×

On sait (ou on ne sait pas...) que le XX<sup>e</sup> Siècle a entrepris, sous l'égide de la Ligue catholique du film, une campagne en faveur de l'instauration d'une censure cinématographique en Belgique, c'est-à-dire d'une dictature religieuse et policière s'exerçant aux dépens de la pensée cinématographique. En réponse à quoi, le Comité du Club de l'Ecran a proposé à quelques-uns de ses membres, réunis au cours d'une séance ordinaire du Club, l'ordre du jour suivant :

Les amis et les membres du Club de l'Ecran réunis le 26 mai 1933 au nombre de 350 environ, à l'occasion de la présentation du film *L'Affaire est dans le sac*, et à l'unanimité moins 3 voix et 2 abs-

entions ;  
Après avoir pris connaissance des avatars ridicules subis par ce film et de ses mutilations par la censure française, et de l'article de M. Victor Meunier paru dans le *XX<sup>e</sup> Siècle* du 5 mai 1933, demandant l'établissement de la censure ;

Tiennent à protester à nouveau contre toutes tentatives tendant à établir la censure en Belgique, et affirmer qu'ils mettront tout en œuvre pour étouffer dans l'œuf ces velléités.

× × ×

Mystères de la critique cinématographique...  
L'on sait qu'*Extase*, le film intéressant de Gustav Machaty, met en scène l'histoire d'une jeune femme mariée à un vieillard et qui prend pour amant un jeune ingénieur, mâle et beau, ce qui pousse le mari au suicide. Harcelée par le remord, la jeune femme quitte son amant à l'instant où elle allait fuir avec lui.

Et voici comment interprète ce départ le critique éclairé du *Soir*, quotidien humoristique bien connu :  
« Elle trouve (trop tard) auprès d'un autre, d'un autre qui n'est pas de son monde, et pour qui elle n'aura pas le courage de braver les conventions sociales, l'amour dont elle avait rêvé »

Nous, on veut bien. Mais on se demande quand même ce que les conventions sociales — et d'ailleurs *La Manette* — viennent faire dans cette histoire...

**LE CARREFOUR**  
5, Place Madou, Bruxelles

**Festival du rire**

**LE PELERIN (Ch. Chaplin)**  
Une farce des frères Prévost  
parlée français

**L'AFFAIRE EST DANS LE SAC**  
(Exclusivité Carrefour)  
Places depuis 4 francs

**STUDIO**  
Palais des Beaux-Arts  
23, rue Ravenstein

**EXTASE**  
Le chef-d'œuvre de MACHATY  
Le génial metteur en scène d'EROTIKON  
interprété par  
André NOX, Pierre NAV,  
ROGOZ et Eddy KIESLER

## Chemins de fer français

Pour bien connaître la Bretagne sous ses aspects les plus pittoresques utilisez les cartes d'excursions à prix réduit, valables 30 jours, délivrées du 1<sup>er</sup> juin au 30 septembre; vous pourrez ainsi, selon la zone choisie, circuler au gré de votre fantaisie sur toutes les lignes de chemin de fer desservant soit la côte nord (zone A), soit la côte sud (zone B), soit les côtes nord et sud (zone C) soit enfin l'ensemble du territoire de la province (zone D). Vos billets aller et retour depuis la frontière jusqu'au point d'entrée dans la zone choisie seront prolongés de façon à permettre l'utilisation au maximum de la validité de la carte. Les prix des cartes sont les suivants :

	1 <sup>re</sup> cl.	2 <sup>e</sup> cl.	3 <sup>e</sup> cl.
Zone A...	fr. 306,35	216,25	148,65
Zone B...	283,80	202,75	139,65
Zone C...	486,55	346,90	238,75
Zone D...	671,25	477,55	328,85

Des réductions successives de 10 % sont accordées aux membres d'une même famille souscrivant plusieurs cartes en même temps

Pour tous renseignements complémentaires consultez les Bureaux communs des Chemins de fer français, 25, boulevard Adolphe Max, Bruxelles, Tél. 17.61.57; 10, boulevard de la Sauvenière, à Liège; les Agences de voyages.

**LES PETITS GERVAIS**  
les plus fins, les plus appréciés des fromages

**DOUBLE-CRÈME**  
légers... exquis  
et si nourrissants!

Préparés frais tous les jours

CHARLES GERVAIS  
PARIS

**SPA**

Maladies du cœur et des artères  
Hypertension et Angine de poitrine  
Bains carbogazeux naturels

Rhumatisme  
Bains de tourbe.  
Eau de la Reine radioactive.

Anémie  
Eau ferrugineuse

Arthritisme  
Eau de la Reine

Pour renseignements s'adresser  
à **SPA MONOPOLE**  
Concessionnaire de l'Etabl. des Bains

# Les occasions perdues

(Suite de la page 1)

Nous avions raison. Mais en théorie seulement. C'est-à-dire que l'histoire nous a donné tort.

C'est alors que nous avons perdu la première manche. On avait aidé le capitalisme à se relever. Il se stabilisa. Dans l'Internationale Communiste, nous fûmes encore les premiers à le voir, à le dire, au risque de nous entendre appeler : droitières et mencheviks. Trotsky commença de payer cher sa lucidité.

Mais quand en 1923-1924, en Allemagne, la roue parut avoir brusquement tourné, qu'un prolétariat exsangue, avec la complicité d'une petite bourgeoisie désespérée, se trouva en puissance de prendre le pouvoir, l'Internationale Communiste se joignit à l'Internationale Ouvrière pour arrêter la révolution. Elle était là, pourtant. Les ouvriers faisaient l'unité contre les chefs; ils la faisaient dans les usines, qui sont le meilleur endroit pour la faire; et dans la rue. On les arrêta aux portes.

Tout était joué pour longtemps. Dès que nous eûmes dit : Le capitalisme se stabilise », le Comintern, pour nous prouver, sans doute, et pour prouver aux ouvriers que nous avions tort, avait déchainé dans de nombreux pays, une campagne d'agitation imbécile, jetant chaque jour, comme bombes en foire, des mots d'ordre les plus fantaisistes et les plus explosifs. C'est alors, par exemple, que, devant un capitalisme qui occupait tous les points stratégiques de la lutte sociale, il invitait les ouvriers à créer des tribunaux révolutionnaires!

Quand la crise approcha, c'est encore nous qui l'annonçâmes. Alors, peut-être, allait-on pouvoir frapper. Mais, comme par enchantement, le Comintern se calma, mit une sourdine à sa propagande, monta, à Londres, la comédie du « Comité anglo-russe » et se mit, en Chine, à la remorque du Kuo-Ming-Tang qui escamotait la révolution.

Alors, on nous exclut. Trotsky fut envoyé à Alma-Ata; dix mille autres, dans les prisons.

Chute du potentiel révolutionnaire. La bourgeoisie entre dans la crise la plus terrible de son histoire. Toute la fiction de sa prospérité se déchire. Ses valeurs tombent verticalement. Il y a une surabondance de richesses qui se marque par un appauvrissement général. Jamais, même dans l'hiver de 1918, une situation aussi favorable pour faire la révolution, ne s'est présentée au prolétariat.

L'Internationale Ouvrière ne fait rien. Au contraire, elle demande aux ouvriers, s'il ne faut pour passer ce mauvais pas, de réduire encore leur standard de vie.

L'Internationale Communiste s'embusque dans l'U. R. S. S., se confond avec elle, avec elle se sépare du monde et, livrée aux tranches du Plan de cinq ans, n'a plus de rapports avec l'Occident que pour lui acheter des machines et lui vendre du blé, lui demander des techniciens ou lui envoyer ses diplomates. Ses sections nationales, deviennent d'admirables or-

ganismes domestiques en quoi toute pensée politique serait un luxe absurde; leurs chefs, des agents appointés à la propagande du Plan quinquennal. C'est le moment où il ne s'agit plus de conquérir les ouvriers, mais les avocats, les ingénieurs, les journalistes bourgeois; où les victoires de la révolution se mesurent au nombre d'articles élogieux pour l'Etat, d'adversaires et d'ennemis mortels.

Que l'U. R. S. S. soit un fait révolutionnaire en soi, qui le conteste? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il s'agit de la révolution dans le monde, — et du socialisme.

Un moment, comme le dernier carcé sur le champ de bataille, nous résistons. Nous essayons de sauver l'honneur de la révolution, de sonner le rappel des forces. Dans l'automne 1931, Trotsky envoie sa lettre aux ouvriers allemands, les adjurant d'échapper au sectarisme stalinien, à la pusillanimité démocratique, de se joindre, de forcer leurs chefs à se joindre pour diriger leur combat. Partout dans le monde, à ce mot d'ordre, des volontés sont prêtes à se donner. En vain. Le procès commencé s'achève. En 1914, les chefs de l'Internationale Ouvrière avaient persuadé aux ouvriers que leurs intérêts se confondaient pour un temps, avec ceux de leurs bourgeoisies et les avaient ainsi livrés à la guerre. En 1930, les chefs de l'Internationale Communiste proclament aux ouvriers que, pour un temps leurs intérêts se confondent avec ceux du nationalisme, que le premier danger à abattre, c'est la social-démocratie, et les livrent ainsi au fascisme. Aberration inexplicable.

Aujourd'hui, quelle est la situation?

Une U. R. S. S., forteresse d'un socialisme d'Etat, à tendance fortement nationale, qui, en fait, se comporte comme s'il ne s'agissait plus de la révolution dans le monde.

Un monde capitaliste qui, malgré la crise, a repris, grâce aux hésitations, aux faiblesses des révolutionnaires, grâce aussi à l'intelligence, à la souplesse de ses techniciens, ce que l'on nomme, d'une image banale mais absolument juste, les leviers de commande de l'histoire.

En somme, le monde des positions perdues; après l'Italie, le fascisme en Pologne, en Yougoslavie, en Bulgarie, en Roumanie, en Allemagne. La moitié de l'Europe. Nous sommes en pleine retraite.

Non. Il ne s'agit plus de la prise du pouvoir. Il s'agit de savoir si de main le prolétariat sera remis en esclavage, si la pensée sera étranglée, si, selon le mot profond du penseur chrétien Berdiaef, un moyen-âge va recommencer.

L'Internationale Ouvrière a jeté le cri d'alarme; faisant litière des griefs personnels qu'elle pouvait avoir contre l'Internationale Communiste, elle appelle celle-ci à réaliser le front unique sur le plan mondial. Par cette sorte d'abjuration, elle a bien mérité de la révolution.

Mais de ce geste même, l'Internationale Communiste paraît plus gênée que satisfaite. Quoi? Que signifie ce pacte d'alliance? N'a-t-on pas dit et crié que la Social-Démocratie s'est pour toujours soumise à la bourgeoisie? Au message de Zurich, elle répond oui, sans doute — et comment, devant les ouvriers, répondrait-elle non? — mais elle tergiverse, elle ruse et, au moment même qu'elle paraît céder, toute contusionnée encore des coups de Hitler, elle dénonce ce qu'elle nomme plaisamment le Social-Fascisme.

Il faut espérer que les ouvriers qui sont encore dans ses rangs pour autant qu'ils peuvent quelque chose, la forceront à se désaveugler. Il n'est pas excessif de dire que le salut du socialisme, dans ces heures, est à ce prix.

Il n'est plus temps d'hésiter. Pour moi, je crois que les hommes qui ont conscience de l'incomparable gravité de ces heures-ci, ne peuvent demeurer plus longtemps en dehors des organisations de combat de la classe ouvrière. Exclu de l'Internationale Communiste, pour hérésie majeure, à l'époque, où justement, elle cessait d'être à l'avant-garde de la révolution mondiale, je pense qu'elle a aujourd'hui entièrement achevé son rôle historique.

S'il était permis, déjà, de juger son action, je dirais qu'à son actif s'inscrit l'œuvre formidable de l'U. R. S. S., à son passif d'innombrables masses en proie à la démoralisation et Hitler à Berlin.

C'est à l'Internationale Ouvrière, que je veux adhérer. En d'autres temps, je fus parmi ceux qui brisèrent son unité. Il s'agissait alors de conquérir le pouvoir et elle ne semblait ni vouloir, ni pouvoir se mettre à la tête de cette conquête. Il faut aujourd'hui se défendre. La première, reconnaissant ses fautes, elle a jeté le cri d'alarme, proposé un plan de résistance mondiale.

Tout est à recommencer. Non. Tout sera à recommencer. Maintenant, il faut sauver la chair des hommes et la liberté de l'esprit.

Charles PLISNIER.

## Au Club du Faubourg

Jeudi 1<sup>er</sup> juin, Salle des Sociétés Savantes, à 20 h. 30, M. Jacques Duboin, ancien sous-secrétaire d'Etat au Trésor, sur le Désordre universel. Mise en accusation de La réforme de l'Etat, de François Coty.

Mardi 6 juin, Salle Wagram, à 20 h. 30, l'abbé Viollet, sur Les jeunes gens et l'amour. Doivent-ils arriver vierges au mariage? Le professeur Bayet sur La religion est-elle nécessaire au bonheur conjugal?

Jeudi 8, Salle des Sociétés Savantes, à 20 h. 30, le sénateur Jean Odin sur Hitler contre les juifs. Le député Jean Bastid sur Les femmes doivent-elles voter?

Tous renseignements au Faubourg, 155, boulevard Pereire, Wagram 71.44.

**TOUS VOS PHOTOMECHANIQUE DE LA PRESSE CLICHES**  
42, rue d'Anderslecht, Bruxelles, Tél. 12.60.90  
SOIN — RAPIDITE — PONCTUALITE

# Tribune libre de Bruxelles

## LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes Libres.

## PROGRAMME

**En la salle de la Grande-Harmonie**  
81, rue de la Madeleine Prix d'entrée : 5 francs.  
**ou en la salle des Huit Heures**

11, place Fontainas (entrée particulière). Prix d'entrée : 4 francs.  
Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture des portes à 20 heures.

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne l'accès à toutes les séances. La saison 1932-1933 prend fin au mois de juin. Le prix de l'abonnement pour les séances restant à courir cette saison est de 25 francs. On s'abonne en versant la somme correspondante au C.C.P. 1713,61 (P. Fontaine, Brux.)

**Mercredi 31 mai à 20 h. 30 précises**

EN LA SALLE DES HUIT HEURES

11, PLACE FONTAINAS

Le débat sera ouvert par le docteur MARCEL VIARD Professeur à l'Ecole de Psychologie, de Paris Sur ce sujet :

## La femme amie ou ennemie de l'homme

Les viragos; les femmes de tête; les femmes portant culotte et les hommes soumis. — La femme sensible et affectueuse vis-à-vis de l'homme égoïste et autoritaire. — Les bons et les mauvais ménages.

Orateurs inscrits ou convoqués :

Mlle Eliane VAN DAMME, MM. Julien FLAMENT, Henri HEUSE, Marc LANVAL, Paul NEUHUY, Jean TERFVE, etc.

Droit d'entrée : 4 francs

Mercredi 7 juin :

Exceptionnellement, pas de séance.

Mercredi 14 juin, à 20 h. 30 :

EN LA SALLE DES HUIT HEURES

Grand débat sur ce sujet :

COMMENT EMPECHER LA GUERRE?

Existe-t-il une internationale sanglante des armements? Faut-il protéger la frontière de l'Est? Les forts tiendront-ils? Que fait-on contre la guerre chimique? Les soldats marcheront-ils? Que faire en cas de guerre?

Mercredi 21 juin, à 20 h. 30 :

Mise en accusation

des livres les plus caractéristiques parus pendant la saison et débat sur ce sujet :

A QUOI SERT LA LITTÉRATURE?

Lit-on encore et que lit-on? La littérature doit-elle être au service de l'action? L'art et la crise. Qu'en pensent les écrivains, les éditeurs, et le public?

Mercredi 28 juin, à 20 h. 30 :

SALLE DES HUIT HEURES

COMMENT SUPPRIMER LE CHOMAGE?

Que demandent les chômeurs : de l'argent ou du travail? Qu'attend le gouvernement pour instaurer une politique de grands travaux? Le chômage devient-il endémique? La crise finira-t-elle un jour? Est-il utile encore d'apprendre un métier?

Pour suivre des débats sur :

SOCIALISME OU COMMUNISME?

LE SYNDICALISME ET LA POLITIQUE

PEUT-ON SE PASSER DU PARLEMENT?

Des modifications pouvant être apportées au présent programme, prière de s'en référer toujours au dernier numéro du journal.

# COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO Il y a, décidément, incompatibilité entre Rex et la dignité humaine. Ce journal dit « littéraire », fait de sérieux efforts pour devenir le moniteur de la grossièreté et du crétinisme dans notre pays. Nous n'avons, par ailleurs, ni le temps ni la place de relever ici les insanités, les erreurs, les balourdies qui émaillent les colonnes de cette feuille. Relevant une note du courrier relative au livre de Trotsky, note dans laquelle nous signalions l'éloge que Ramon Fernandez fit de l'admirable Histoire de la révolution russe, Rex compare Trotsky à Gorguloff et à Landru. Si les rédacteurs de Rex ont, comme on le voit, beaucoup d'imagination, on s'aperçoit bien vite, à lire leur prose, qu'ils ne connaissent que fort peu de choses de cette vie des lettres.

Pour leur gouverne et l'édification de leurs lecteurs, nous leur conseillons bien vivement la lecture des ouvrages de cette sinistre fripouille qui a nom Trotsky. Ils y apprendront le respect de la dignité humaine et sauront qu'aujourd'hui c'est dans les écrits des révolutionnaires qu'on retrouve les der-

nières disciplines intellectuelles, les dernières ressources de la culture bourgeoise.

OOO Dans Toute l'Edition, une conversation avec Paul Morand par Roger Giron nous apprend que le dernier livre de l'auteur de Tendres Stocks va être traduit en anglais et sera publié par l'Evening Standard, qu'il travaille à un livre de nouvelles qui paraîtra chez Grasset à la fin de l'année, qu'il se propose de peindre une série de grandes villes.

Paul Morand ajoute : La nouvelle est si belle, si amusante à travailler! On est toute la journée sedit par des sujets de nouvelles; pourquoi ne les traite-t-on pas? Tandis que d'un vrai roman, le sujet ne se présente peut-être qu'une ou deux fois dans la vie. Il faut pouvoir se faire très longtemps avant d'en publier un. Je ne sens pas du tout la nécessité du roman annuel!

Et, parlant de son dernier livre : Une idée directrice m'a conduit dans mon livre; j'ai d'abord voulu montrer en Londres une ville traditionnelle; c'est ce qui m'a amené à donner à l'histoire une place beaucoup plus considérable que dans mes livres précédents : l'importance de la Tamise et celle des banques (des banques londonniennes finançant des entreprises maritimes) m'ont ensuite paru l'essentiel.

J'ai insisté aussi sur la formation aristocratique que confèrent les grandes écoles à la jeunesse anglaise. Il y a là-bas un recrutement de classe qui n'a pas son équivalent en France. On le retrouve dans l'administration, l'armée, la politique, partout.

OO Relevé dans Marianne :

Dans Figaro du 18 mai « Le professeur Einstein a déclaré qu'il y avait dans le monde entier seulement trois hommes en état de comprendre quelque chose à sa théorie. Je ne suis pas un des trois... » Et c'est signé : François COTY.

OOO Décès.

On annonce la mort de deux écrivains anglais, Léonard Huxley, poète, directeur du Cornhill Magazine, et Laurie Magnus, journaliste, éditeur et essayiste à qui l'on doit notamment une Introduction à la Poésie et un utile Dictionnaire de la littérature européenne.

OOO Sous presse.

Notre ami et collaborateur Pierre-Louis Flouquet fera paraître très prochainement aux Editions du Journal des Poètes un volume de vers intitulé : Corps et âme.

Suivra dans la même collection : Le tisseur de soie, par le poète égyptien Arsène Yergath.

OOO L'offensive culturelle.

Georges Valois écrit dans Chantiers une longue étude sur l'offensive culturelle contre le fascisme pour la nouvelle culture. L'auteur fait remarquer que le travail à faire est énorme.

Toutes les institutions de l'événement allemand contre la pensée, toute l'intelligence devait être mobilisée. Mais comment voulez-vous qu'elle agisse en France quand toutes les institutions officielles servent les mêmes dieux qu'Adolf Hitler?

L'Académie, avec M. Paul Bourget, et le général Weygand, la Société des Cens de lettres avec M. François Mauriac, le Cercle de la Librairie, avec son président M. Gabriel Beauchesne, éditeur de la Compagnie de Jésus.

Comment voulez-vous qu'ils protestent contre la mise au bâcher de la pensée libre en Allemagne?

OOO Pour un classicisme révolutionnaire.

Continuant son intelligente défense de l'art moderne, André de Ridder écrit dans Les Beaux-Arts :

Au classicisme gréco-latin, prolongé par quelques courants de la Renaissance, par le XVIII<sup>e</sup> siècle français et si l'on veut, par David et Ingres,

je me fais fort d'en opposer un autre, qui traita de Breugel à Michel-Ange, du Créco à Magnasco, de Rembrandt à Goya, de Van Gogh à Picasso, aussi valable que le premier, bien que plus viril, un classicisme révolutionnaire à côté d'un classicisme conservateur, l'aile gauche du grand art, parallèle à l'aile droite. Et ce classicisme ne se figerait pas en une image unique, définitive, absolue, mais évoluerait au cours des siècles, s'adaptant chaque fois aux idées, aux sentiments, aux modes de chaque époque. Rien n'empêcherait la nôtre d'y ajouter quelques noms.

OOO Les artistes modernes au pilori.

Par ce même numéro du Beaux-Arts nous apprenons que l'Allemagne même campagne contre l'art moderne. Poursuivant sa lutte contre ce qu'il appelle le Kulturbolchevismus, le gouvernement a donné l'ordre aux conservateurs de musées de réunir en une salle d'infamie les œuvres d'art « trop modernes » acquises sous le régime démocratique Beckmann, Paul Klee, Grosz, Chagall ont déjà été relégués dans des salles spéciales. Sous leurs tableaux figure une pancarte disant : « Cette œuvre a été payée x... milliers de marks, avec de l'argent allemand. » Le premier pas vers l'autodafé! Le bel Adolf s'amuse.

OOO La fin des intellectuels de gauche en Allemagne.

Le numéro de mai de la revue nationale allemande : Die Tat a bien facile d'écrire : En un tournemain, les intellectuels de gauche ont été balayés. Leurs revues et leurs journaux sont interdits. Les autres journaux et les grands éditeurs soudain ne les connaissent plus, bien que, il y a peu de temps encore, ils les recusaient à bras ouverts et leur payaient de beaux honoraires. La roue a tourné, et l'on oublie vite aujourd'hui. Le temps où il semblait établi en Allemagne que seule la gauche « savait écrire » est passé.

Après avoir condamné ces écrivains et souligné leur lâcheté de ne point descendre dans la rue et jeter à la tête de l'adversaire triomphant, ce cri : « J'accuse! », l'auteur poursuit en ces termes :

Cet esprit, cet humour et ce style accrés, cette belle langue et cette diction aisée continuent à recourir ce dont nous nous doutions déjà : une certaine malpropreté de l'âme résultant d'une insuffisance du caractère.

Les intellectuels pas plus que les ouvriers allemands ne sont responsables des fautes politiques des dirigeants des partis de gauche qui ont laissé monter la vague fasciste. Il est facile, sinon trop tôt de narguer leur silence.

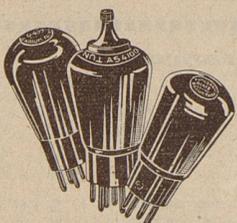
OOO L'avenir de l'Amérique du Sud.

Luc Durain affirme dans La Revue des Vivants du mois de mai que c'est à l'Amérique du Sud qu'est échu le rôle de compléter la civilisation latine par une conception plus ample de l'univers. Elargir les tempes de Minerve.

OOO Au cours du dîner traditionnel des libraires, organisé par le Syndicat des Libraires de Paris, M. Henri Massis qui assistait à cette réunion en tant que directeur de la Revue Universelle a annoncé à cette illustre assemblée que nous ne vivons pas à une grande époque bien que le talent ne manque pas. Mais il y a, a-t-il dit, une véritable crise de l'esprit. Et il déclara que l'avenir du livre français est entre les mains des libraires.

Une crise de l'esprit. Voilà plus de dix ans qu'on nous parle de cette crise de l'esprit. Il serait bon, croyons-nous, de s'entendre sur la signification de ces mots. Et de savoir de quel esprit il s'agit. Si c'est de l'inquiétude qu'éprouvent aujourd'hui les hommes placés en face des méfaits de la civilisation capitaliste que veut parler Henri Massis, nous pourrions être, dans une certaine mesure, d'accord avec lui. Mais est-ce bien là ce qui préoccupe Henri Massis?

LES CHASSEURS DE CHEVELURES.



**TUNGSRAM**

Imp. A-H. BOLYN, 75, rue Van Aa, XL